

et des flèches. Plus au sud, là où l'on dit que se rencontre le bushbock la gazelle, l'antilope, la population mâle d'un village se concerta pour tuer le gibier, que l'on rabat en incendiant la brousse. L'individu qui inflige la première blessure est considéré comme le propriétaire de la carcasse; une jambe de derrière doit être donnée au chef, et il coupe le reste en très petits morceaux pour le vendre. Aucune cérémonie n'est célébrée avant le départ pour la chasse. On se sert de flèches et d'arcs du même modèle que ceux qui sont employés pour la guerre, mais les fusils à pierre commencent à apparaître dans le pays.



FIG. 275. — Enfants Batjok.

Chez les Bambala, particulièrement dans la section nord de la tribu, la chasse est de peu d'importance. Là, le gibier depuis longtemps est extrêmement rare dans le pays, et quand un homme tue une antilope, on en parle un grand nombre de milles alentour. Les rats de toute espèce constituent le principal « gibier », et on les prend dans des trappes, ou on les tire avec des flèches émoussées. De grandes battues communes ont lieu une fois par an, en juin et juillet; alors, le gibier est rabattu en incendiant l'herbe sèche. On considère comme une très sérieuse offense à l'égard d'un village, que de lui brûler son herbe, mais, à part cela, on n'observe pas de limites strictes. Après la chasse, si elle a réussi, un présent consistant en une paire de cornes ou un crâne, est offert au fétiche du village. Celui-ci est une sorte de table formée de quatre bâtons verticaux sur lesquels sont disposées des nervures de feuilles de palmier. Cette

table est enduite du *Kissi* magique et les offrandes y sont déposées. Si la chasse a abouti à un échec, aucune offrande n'est faite, et le fétiche malheureux est sévèrement réprimandé par le féticheur. Les arcs et les flèches sont les seules armes dont on se sert pour la chasse; l'arc est appelé *Buta* et le terme générique désignant la flèche est *Betutu*. Les flèches sont de plusieurs modèles. Pour le petit gibier, les pointes sont de bois durci au feu, le *Tomo* n'a qu'une pointe, le *Kikashi* en a quatre. Pour le gros gibier, on se sert de flèches de guerre avec des pointes de fer. L'usage du poison est inconnu. Les indigènes sont médiocres tireurs, et sont incapables de blesser à une distance de plus de 50 mètres. Les chiens sont employés à la chasse, et ils sont plus adroits que leurs maîtres, et souvent ils arrivent à attrapper des perdrix. Une crécelle de bois, ayant la forme d'une cloche de faucon, et contenant une pierre libre en guise de battant, est suspendue entre les pattes de derrière du chien lorsqu'il rabat le gibier. L'homme qui a tué un oiseau cherche à s'esquiver sans être vu, et ne revient pas avant de l'avoir mangé, de crainte qu'un autre ne désire partager sa proie. On se sert de sifflets de bois à la chasse, et souvent ils sont pourvus d'un trou pour le doigt de façon que la note puisse être altérée.

Chez les Bayaka, la chasse a lieu dans la saison sèche, lorsque les villages se concertent, et le gibier est rabattu par l'incendie de l'herbe; le butin appartient à celui qui l'a tué, mais en fait, tous partagent. Les terrains de chasse sont propriété privée, et le propriétaire reçoit une jambe de chaque tête de gibier. Il semble qu'aucune cérémonie superstitieuse n'est observée relativement à la chasse. Pour ce qui est du gibier, les antilopes sont rares, et les rats sont « chassés » en tous temps par tout le monde. L'arme principale est l'arc; les flèches ont des pointes de bois dur, durcies au feu (à la guerre, on se sert de pointes en fer). Comme chez les Bambala, il existe un type de flèches de bois à quatre pointes. Les Bapende sont de pauvres chasseurs. Comme tireurs à la cible, ils ne peuvent être comparés aux Babunda ou aux Bambala, et ce sont de mauvais pisteurs. Etant poltrons, ils n'osent pas approcher du buffle, même pour l'indiquer aux blancs; en fait, la seule méthode par laquelle ils puissent s'emparer du gros gibier consiste à lui tendre des pièges à l'aide de solides nœuds coulants, ou à le tuer au moyen de trappes à harpons (chausses-trappes). Lorsque l'herbe est brûlée, il leur arrive de se mettre en embuscade et quelquefois de chercher à tuer quelque pièce de gibier rabattu; mais si un homme réussit à tuer quelque chose, l'histoire de ses prouesses est racontée pendant des années. Des troupes de buffles viennent parfois paître dans leurs plantations, sans que le propriétaire fasse autre chose que hurler des lamentations aiguës, à une distance où il se sent en sûreté. Dans les cas rares où un grand animal est tué, une patte de derrière va au chef, et le reste appartient au village. Les Bapindji, d'autre part, sont de courageux chasseurs, et les hommes considèrent, comme au-dessous de leur dignité, de se livrer à aucune autre occupation que la chasse ou la guerre.



FIG. 276. — Bambala du Sud

Il n'y a pas beaucoup de gibier dans le pays des Bakwese, excepté dans le sud, et seuls les Bakwamosinga et les Bakwasamba sont chasseurs. Pour la plus grande part, la chasse est pratiquée par des individus isolés, sauf lorsque l'on met le feu à l'herbe; alors tout le monde y participe. On se sert des mêmes armes que pour la guerre. Les Badjok sont grands chasseurs et ils ont été tels depuis de longues années. Leur première apparition dans le pays fut en manière de chasseurs d'éléphants, et l'éléphant est resté pour eux le gibier par excellence.

Leur arme est actuellement le fusil à pierre, et ils chassent habituellement par groupes de quatre; deux d'entre eux, en rampant, s'approchent de l'éléphant aussi près que possible, parfois à quelques mètres seulement, et font feu ensemble, se retirant immédiatement ensuite derrière les deux autres, qui font feu à leur tour et donnent ainsi au premier couple le temps de recharger. On rencontra un jeune homme qui avait tué huit éléphants. Parmi les Bahuana, les expéditions de chasse sont organisées par le chef, mais dirigées par des hommes âgés et expérimentés. Toute la population mâle du village y participe, et il est interdit aux participants d'avoir des rapports avec leurs femmes pendant la nuit qui précède la chasse. Le gibier est rabattu en mettant le feu à l'herbe. Celui qui inflige la première blessure reçoit la tête de l'animal, et, s'il s'agit d'un éléphant, l'ivoire qui accompagne la tête, la moitié toutefois doit être donnée au chef. Le reste de la dépouille est partagée également entre la foule. Il n'est pas permis de chasser en dehors des limites locales.

Avant une expédition de chasse, le fétiche de chasse, — c'est un petit morceau de charbon de bois conservé dans un sac — est aspergé de vin de palme, et, si la chasse a réussi, une touffe de gazon trempée du sang du gibier lui est présentée. On se sert de lacets pour prendre la petite antilope, mais ces lacets sont importés de chez les Bayanzi, et c'est à eux que la coutume aussi a très probablement été empruntée.

Les arcs et les flèches sont les seules armes en usage. Ces dernières sont de modèle identique à celles dont on se sert à la guerre (voyez *GUERRE*,) ; les indigènes sont de bons tireurs, dans l'ensemble, mais ne peuvent atteindre un oiseau au vol.

Les Bayanzi de l'intérieur sont de bons chasseurs, quoiqu'ils ne sachent faire des chausse-trappes pour les éléphants et les hippopotames. Ce sont les Bambala qui en construisent pour eux. Les pièges et les lacets sont en usage; ces derniers grands et de bonne qualité, et des pièges sont tendus dans les plantations d'arachides, pour les perdrix et les pintades. Ils sont très courageux, même dans leur première jeunesse. En fait, les jeunes enfants ne semblent pas connaître la peur, et sont toujours prêts à accompagner les blancs à la chasse, lorsqu'ils vont tirer le buffle.

Pour ce qui est de la pêche, chez les Babunda, les femmes pêchent dans les petits cours d'eau avec des paniers; mais, dans les plus grandes rivières, comme l'Alela qui mesure environ trois cents mètres de large, les hommes pêchent la nuit, attirant leur proie au moyen de bottes d'herbe enflammées qu'ils tiennent à la main, et tirant dessus ensuite avec leurs arcs et leurs flèches. Parmi les Bambala, la pêche est assumée par les femmes qui se servent de pièges en vannerie (nasses), construits sur le principe du « pot-à-homards »; mais ce sont, en somme, de pauvres pêcheurs. Ils ne se servent pas de poison. Les Bapende considèrent la pêche comme un exercice qui ne convient pas aux hommes, et elle est pratiquée en conséquence, uniquement par les femmes, dans les marécages et les ruisseaux. On emploie des nasses. Les Bakwese ne pêchent pas. Les femmes Bahuana se servent de nasses pour pêcher, tandis que les hommes construisent des pièges à poissons automatiques, avec une porte retombante, dans la rivière, et ils appâtent

avec de la viande ou de la *Chikwanga*; on ne se sert pas de poison. Les Bayanzi qui vivent près de la rivière sont de grands pêcheurs, mais aucun détail n'a été recueilli touchant les procédés qu'ils emploient.

#### ELEVAGE ET AGRICULTURE.

Il faut dire quelques mots touchant les animaux domestiques possédés par les diverses tribus en question. Dans le pays Babunda les indigènes élèvent des volailles, des cochons, des chèvres, des chiens et des chats. Parmi ces animaux, les volailles sont pourvues de petites maisons, et les porcs, pendant la nuit, sont enfermés dans des enclos faits de nervures de feuilles de palmiers; mais on laisse les autres animaux se tirer d'affaire eux-mêmes. On tue les chèvres en leur donnant un coup sur la tête avec une grande épée de bois. On pratique la castration des volailles, des porcs, des chèvres et des chiens. On trouve des chèvres, des porcs et des chiens chez les Bambala. Les chiens sont comme ceux des Babunda, petits, minces, au poil roux, et de mauvais caractère, avec une voix ressemblant au chant du coq. On les emploie à la chasse et on leur attache des crécelles lorsqu'ils sont envoyés pour rabattre le gibier, mais ils servent aussi d'égoutiers, et quelquefois ils prennent le chemin de la casserole. Si un chien vole, il est attaché au *Taka*, fourche employée pour garder les prisonniers, exactement comme un homme, et il semble qu'il sente la disgrâce d'une manière extrêmement vive. Le propriétaire de l'animal est tenu pour responsable de tous les dommages qu'il peut commettre. Les chèvres et les porcs sont tués pour être mangés; on les assomme, mais les premières sont souvent écorchées vives, procédé qui est considéré comme améliorant la viande; les volailles sont saisies par la tête, et l'on fait tourner le corps jusqu'à rupture. D'ailleurs, les animaux sont généralement bien traités par les indigènes, et les petits sont nourris par leur propriétaire qui mâche la nourriture et la leur introduit de bouche à bouche; mais, à cette exception près, les animaux domestiques doivent se tirer d'affaire eux-mêmes, aussi bien en ce qui concerne la nourriture qu'en ce qui concerne le logement. Les boucs et les porcs sont souvent châtrés, et l'homme qui accomplit cette opération doit s'abstenir de rapports avec sa femme la nuit précédente, faute de quoi l'on croit qu'il tombera malade et mourra. Avant de procéder à l'opération, il se peint et s'enduit d'huile largement. Lorsque l'opération est achevée, on frotte la blessure avec du sel, et, lorsqu'il s'agit d'un porc, on remplit la cavité avec du sable. Les Bambala accomplissent l'opération avec une grande habileté, et il semble rare que les animaux en meurent. La pratique en a été apprise des Bahuana. Tant chez les tribus ci-dessus mentionnées que chez les Bapende les principaux animaux domestiques sont les volailles, les chiens, les chèvres et les porcs, mais cette tribu possède aussi des chats, et aussi quelques superbes moutons qui ont été importés de chez les Badjok. Ces moutons sont considérés plutôt comme un ornement pour le village qui a la bonne fortune de les posséder, et les possesseurs auraient grande répugnance à vendre une brebis, fût-ce à un prix élevé. Les boucs sont châtrés. Les Bakwese possèdent deux espèces de chiens : la variété ordinaire, à poil roux, décrite ci-dessus,

et aussi une variété noire qui est communément connue sous le nom de « chien Badjok ». Les deux sont employées pour la chasse. Chez les Bahuana, les animaux domestiques sont les volailles, les chèvres, les chats, quelques porcs, et le chien ordinaire à poil roux, ce dernier est employé pour la chasse. Lorsque les animaux sont malades, le seul remède que connaissent les Bahuana est la saignée, et l'on l'applique communément aux chèvres; la méthode employée consiste à couper un morceau de l'oreille. Boucs et porcs sont châtrés, on se sert pour cette opération d'un couteau de modèle spécial. Habituellement, trois de ces couteaux forment un assortiment et sont conservés dans un étui spécial; ils sont du même modèle, mais de différentes grandeurs. Les lames sont de fer, en forme de cimeterre, et à un seul tranchant; le manche est de bois, de diamètre croissant vers le bout et bordé de fer, de cuivre, et de fil de laiton. L'étui est formé de deux morceaux de bois plat, recouverts de peau d'iguane, cousue d'un côté avec des fibres d'écorce. Les seuls animaux que possèdent les Bayanzi sont les volailles et les chiens.

Ainsi qu'on a pu s'en rendre compte d'après la section relative aux aliments, tous les peuples décrits dans ce livre sont agriculteurs. Leurs méthodes sont très primitives et ne diffèrent que peu de tribu à tribu. Ainsi qu'on le verra, les travaux agricoles en général sont l'apanage des femmes, quoique les hommes accomplissent la tâche particulièrement dure de défricher la brousse. Les coutumes concernant la propriété de la récolte varient selon les tribus. Ainsi qu'on l'a fait remarquer dans la section relative aux habitations, les Babunda cultivent des plantations étendues, à l'intérieur du village même. Le millet constitue la principale récolte, mais de petites récoltes de maïs et de manioc poussent également, en même temps qu'une quantité considérable de tabac et de chanvre. Le travail est fait par des femmes, qui sont considérées comme les propriétaires du produit, et chaque femme nourrit son mari en raison de l'affection qu'elle éprouve pour lui. La récolte moissonnée est engrangée dans des greniers cylindriques que l'on trouve dans tous les villages. La récolte du vin de palme incombe aux hommes. Les Babunda de Dumba sur le Lubue affirment que la culture du manioc leur est venue des Bapende. Chez les Bambala, la terre destinée à la culture est d'abord défrichée par les hommes, après quoi, tout le reste du travail est laissé aux femmes. Pour ce faire, elles se servent d'une houe à lame de fer appelée *Dembo*, ou mieux *Témo*, comme seul outil. La lame de cet ustensile est triangulaire et assujettie au manche au moyen d'une hampe; sa valeur courante est de trois volailles, ou 300 *Djimbu*. Le manioc (appelé *Soko*), les bananes (*Tichipi*), le plantain (*Mipindi*), les patates douces (*Kata N'dunge*), les petits pois (*Makundu*) et les arachides (*N'zuku*) sont tous cultivés et le tabac se trouve dans chaque village. Une terre nouvelle est défrichée chaque année pour la récolte, et l'irrigation n'est jamais pratiquée. Des charmes magiques de caractère simple, tel qu'une coquille d'œuf vide, un os, ou un pot cassé, sont placés dans les champs comme protection contre les voleurs. La récolte est la propriété du chef de la famille. Les coutumes des Bayaka, touchant l'agriculture, sont à peu près identiques; la culture du sol est accomplie par les femmes, dont le seul outil est la houe. Le manioc, les ara-

chides et le tabac sont les récoltes qui poussent ; l'ensemencement a lieu dans la saison des pluies, et la même terre sert plusieurs années de suite. Le produit appartient au chef de la famille ; des fétiches sont placés sur les plantations pour les préserver des déprédations des voleurs.

Les Bapende sont un peuple essentiellement agricole, et leurs plantations sont très bien tenues ; mais leurs méthodes ne diffèrent en rien d'essentiel de celles des tribus déjà décrites. La principale culture est constituée par le manioc, dans l'est, et le millet, dans l'ouest ; le maïs et l'arachide sont plantés partout en grandes quantités. Le tabac et le chanvre poussent dans les villages, aussi bien que les palmiers *raphia* spécialement plantés, qu'ils estiment beaucoup. Le défrichement de la terre est fait par les hommes, et la plantation de la récolte ainsi que le reste du travail est fait par les femmes. Une terre nouvelle est défrichée chaque année.

Dans le pays des Bakwese, la situation est différente. Là, la nourriture est rare, et, étant donné le fait que les Bakwese ne sont que des occupants récents, et qu'ils ont été continuellement en état de guerre pendant de nombreuses années, leurs plantations ne sont pas plus étendues qu'il n'est nécessaire pour leurs besoins propres. Ils cultivent le manioc, le maïs et le millet, mais ils disent que le manioc n'a poussé que depuis très peu de temps. Leurs plantations, en partie à cause des événements de leur histoire, sont exceptionnellement pauvres, et sont faites par les femmes autour des maisons, excepté dans le nord, où l'on trouve des champs plus étendus. Tout le travail agricole est accompli par les femmes mais la récolte appartient au mari. Chez les Bahuana, le travail de défrichement est accompli par les hommes ;

le reste est abandonné aux femmes. Les plantes cultivées sont le manioc, les arachides, une espèce particulière de pois ressemblant aux arachides, de petits pois bruns, des courges, des bananiers, du maïs, des patates douces en petite quantité, des choux et des épinards. La terre est défrichée pendant la saison sèche, et aussitôt que tombent les premières pluies, les semailles commencent. Deux récoltes successives de manioc ne sont jamais plantées dans le même champ, mais une récolte de manioc est souvent suivie d'une récolte de pois ou d'arachides. Les premiers sont plantés en enfonçant de petits brins dans le sol, les deux derniers sont écosés avant d'être semés.

La récolte est propriété de la communauté. Des fétiches sont placés uniquement sur les champs où sont semées les arachides, et consistent en baguettes, calebasses et autres petits objets, enduits d'un peu d'argile. Toutefois, les indi-



FIG. 277. — Homme Bambala (Sud)

gènes ne paraissent pas leur accorder grande confiance. Avant les semailles, l'herbe qui couvre les champs est brûlée et les cendres sont mélangées avec la terre; l'irrigation n'est pas pratiquée. Les principaux ennemis de l'agriculture sont les éléphants qui visitent les plantations pendant la nuit. Nous n'avons pas recueilli de superstition concernant l'agriculture.

Les Bayanzi sont également bons agriculteurs, et leurs plantations sont aisément reconnaissables car ils ne défrichent pas l'herbe. Les arachides, les pois (*Voandzeia*) toutes les espèces de bananes et de plantains, et beaucoup de tabac, sont cultivés.

#### HABITATIONS.

En ce qui concerne les matériaux et le plan, les habitations de toutes les tribus dont il est question dans ce livre sont semblables. Les matériaux de construction, invariablement consistent en pieux, nervures de feuilles de palmier, feuilles de palmier et herbes, et le plan est invariablement rectangulaire, carré dans nombre de cas. Mais il existe, dans les détails, des différences considérables : l'une des plus importantes est celle qui a rapport à la position relative de la porte. L'arrangement des maisons aussi diffère de tribu à tribu, et, par suite, l'apparence générale du village. La hutte Babunda est à peu près carrée; les murs sont fait d'herbe et de feuilles de palmier, supportées par une charpente de pieux, et mesurent environ trois mètres de long sur un mètre cinquante de haut. Le toit est fait d'herbe, et est de forme pyramidale, le faite se trouvant à environ trois mètres du sol. La porte est particulière; c'est une ouverture carrée dont le seuil se trouve situé à environ un mètre du sol, et devant elle est une plate-forme en nervures de feuilles de palmier, haute d'environ soixante centimètres, et par le moyen de laquelle on y a accès. Au dessus de la porte, le chaume du toit forme un pignon en forme d'arc, ainsi que l'on en voit souvent au dessus des fenêtres des chaumières en Angleterre, et de chaque côté se trouve une colonne de bois. L'effiet général est très élégant et séduisant, et en vérité, les huttes des Babunda sont parmi les plus pittoresques de l'Afrique. La porte consiste en une natte, et certaines maisons sont pourvues, au faite du toit, d'ornements en vannerie. Certaines maisons portent des marques distinctives, par exemple, la hutte d'une Mombanda est ornée d'un dessin de triangles rouges et blancs peints sur les murs, tandis que celle d'un chef est entourée d'une palissade d'herbe. Il faut ajouter au type ordinaire qui vient d'être décrit, un certain nombre de huttes rectangulaires qui ont été observées et dont la porte était de plain-pied avec le sol. Elles étaient, de façon générale, en mauvais état, et quoiqu'une information précise n'ait pu être obtenue sur ce sujet, il est probable que c'étaient les huttes des esclaves. La construction des maisons est accomplie par les hommes et chaque homme non marié a une hutte à lui; lorsqu'un homme se marie, il bâtit une hutte dans le village de sa femme et demeure là; ainsi, si un

homme possède des femmes dans plusieurs villages, il bâtit une hutte dans chaque et les visite à tour de rôle. Les enfants de chaque femme partagent la hutte de leur mère. Chez les Bambala, on procède à la construction des maisons de la façon suivante : des pieux d'environ deux mètres de long sont plantés en terre, à la distance d'environ quinze centimètres les uns des autres; à ces pieux est fixée de l'herbe, et le tout reçoit une couverture de nervures de feuilles de palmier, fortement liées ensemble. Le toit est couvert de paille. Le plan n'est pas à peu près carré, comme chez les Babunda, mais rectangulaire, mesurant environ 4 m. 70 de long sur 2 mètres de large. La porte est située sur un des petits côtés, près d'un angle, et elle ressemble à celle des maisons des Babunda, en ce que le seuil est à une certaine distance du sol. On atteint la porte, non par une plate-forme, comme chez les Babunda, mais au moyen de deux marches, composées chacune de deux pieux fourchus supportant une traverse. Ces marches mesurent respectivement de 25 centimètres à 1 mètre de haut. La porte même est rectangulaire, faite de nervures de feuilles de palmier liées ensemble, et on la ferme en la faisant glisser entre le mur et deux pieux fixés pour la supporter. Des fétiches sont fixés au pignon au dessus de la porte. Il n'y a ni véranda ni fenêtre, la porte constituant l'ouverture unique. Les dispositions intérieures sont simples; il n'y a pas de place spéciale pour le feu, et la fumée s'échappe par la porte. Une division sépare la maison en deux compartiments : une grande chambre sur le devant pour les adultes, et une petite, par derrière, pour les enfants. Un arrangement de pieux et de nattes sert de lit, et le long d'un des murs les plus longs court une tablette en feuilles de palmier dont un bord est fixé à la muraille, et l'autre supporté par deux cordes attachées au toit. Cette tablette sert à l'emmagasinement général, les armes sont pendues aux murs. Chaque village possède une maison à l'usage des voyageurs, et les hommes non mariés s'en accommodent. Il n'y a pas de différence entre les maisons des hommes et celles des esclaves. Les femmes mariées ont chacune leur maison qu'elles partagent avec leurs enfants, le mari les visitant chacune à tour de rôle. Il n'y a pratiquement pas de différence entre les huttes des sections du nord et celles du sud, du peuple Bambala, à cette exception près que, dans le sud, les habitations des chefs sont considérablement plus grandes que celles des gens ordinaires. S'il s'agit d'un chef important, sa résidence atteindra souvent une longueur de dix ou quinze mètres.

Chez les Bayaka, les huttes sont rectangulaires, faites de paille et elles sont divisées en deux compartiments; la porte qui mesure environ 1 m. 75 de haut, se trouve au niveau du sol (et par là, diffère beaucoup de la porte particulière des huttes des Bambala), mais il y a un « seuil » permanent formé de blocs de bois de cinquante centimètres de haut, fixés en travers de l'entrée. La porte est formée de nervures de feuilles de palmier liées ensemble au moyen de chevilles de bois, et elle glisse entre deux poteaux de bois fixés pour la supporter. Dans chaque hutte il y a un coin où est placé le fétiche de la maison, et là sont serrés les armes et les vêtements, de façon à ce qu'ils soient protégés contre les voleurs. Toute femme mariée possède une hutte séparée où elle vit avec ses enfants, et le mari va de l'une à l'autre; les hommes non mariés vivent ensemble, à

plusieurs dans une hutte. Quelquefois on voit devant une hutte un demi-cercle de baguettes plantées dans le sol, reliées par des cordes auxquelles pendent d'autres cordes. Cela indique qu'un fils du propriétaire a été récemment circoncis et vit dans la brousse jusqu'à la guérison de sa blessure. La construction des huttes n'est pas accompagnée de cérémonie.

Chez les Bapende nous voyons dans le style de la construction des maisons, des traces nettes de l'influence Babunda; en fait, nombre de huttes Bapende présentent une étroite ressemblance avec celles des Babunda, notamment en ce qui



Fig. 278. — Femme Bambala

concerne le seuil surélevé. Beaucoup de portes, toutefois, sont de plain-pied avec le sol; dans tous les cas, les toits sont coniques, ou en forme de dôme, plutôt que pyramidaux, et la couverture de chaume est moins élégante. Le faite du toit se termine souvent par une proéminence qui est quelquefois décorée de vannerie. Une des particularités principales de la hutte Bapende est constituée par les bords du toit qui deviennent graduellement de plus en plus longs lorsque l'on se dirige vers l'est du pays, jusqu'à ce que, sur le Loango, ils atteignent le sol. Plusieurs hommes non mariés s'associent pour bâtir une maison, mais toutes les femmes mariées ont une maison personnelle dans laquelle elles entretiennent leur mari.

Les huttes Bakwese sont très analogues; elles sont faites principalement d'herbe, sur plan carré, et avec un toit en dôme; elles sont petites et mal tenues. Les murs ont environ 1 m. 50 de haut, la porte est au niveau du sol, et il n'y a pas de véranda.

Un homme important a plusieurs maisons: il en habite une et les autres lui servent de magasins. En outre, chacune de ses femmes a sa hutte propre dans laquelle elle vit avec ses enfants.

Les huttes Badjok sont carrées ou rectangulaires, bâties sur le modèle européen, faites principalement en herbe. Elle n'ont pas de fenêtres, et l'ouverture de la porte va de la surface du sol jusqu'au haut du mur, — elle est d'une hauteur inusitée en Afrique. Les portes glissent le long du mur comme celles des Bambala.

On trouve chez les Bayanzi trois types de maisons. Celles du premier type ressemblent assez à celles des Bambala; elles sont construites surtout en herbe, sur un plan rectangulaire; le toit est rigide et le seuil de la porte se trouve à environ 30 centimètres du sol. La construction est divisée en deux compartiments, et ses dimensions totales sont d'environ 4 mètres de long sur 1 m. 50 de haut. A Ganga,

village du chef Chitutu, les huttes étaient de ce modèle, excepté celle du chef qui était du type qui va être décrit. Les huttes du second type ressemblent à un demi-cylindre reposant sur le sol. Elles ont environ deux mètres de haut et sont munies de vérandahs supportées par des colonnes. Chacune est divisée en deux chambres. On trouva un troisième type dans le village de Kibwata, à l'est du Kwilu; là les huttes étaient du même modèle que celles qui viennent d'être décrites, à cela près qu'elles n'avaient pas de vérandah, et qu'elles atteignaient une hauteur de 4m.50.

Chez les Bahuana, on trouve le type de maison Bambala, mais beaucoup des huttes ressemblent plutôt à celles des Bayanzi. Cet autre type est bâti surtout avec de l'herbe et des feuilles de palmier, sur un plan rectangulaire, et la section transversale forme un arc pointu. Il y a une vérandah sur le devant, et l'intérieur est divisé en deux compartiments. En travers des toits sont placées de grosses branches d'arbres, par le moyen desquelles les toits sont protégés contre le vent; cette disposition se rencontre également chez les Batetela du nord. Sur le mur antérieur de la maison, sous la vérandah, sont attachés divers objets, tels que des squelettes d'animaux tués à la chasse, de petits paquets contenant des « fétiches », des coquilles d'œuf vides, des flèches, etc. Les hommes non mariés et les femmes mariées ont chacun leur propre hutte.

En ce qui concerne l'arrangement des huttes dans les villages, les faits qui suivent peuvent présenter quelque intérêt. Les maisons des villages Babunda sont très éparpillées, par suite du fait que chaque hutte individuelle est entourée d'une portion de sa terre cultivée. En conséquence de cela, chaque village ressemble à une immense plantation avec des huttes parsemées çà et là. Les huttes des Bambala sont généralement tournées plus ou moins vers le nord ou vers le sud. Chez les Bayaka, comme chez les Babunda, les maisons sont plus ou moins dispersées; elles sont disposées sans aucun ordre, quoiqu'elles soient généralement (mais non toujours) bâties avec le grand axe dirigé du nord au sud. Les villages eux-mêmes sont petits, souvent ne comprenant que deux ou trois huttes, et ils sont généralement bâtis si près les uns des autres, qu'il est difficile au voyageur de dire où l'un finit et où l'autre commence. Le village est balayé chaque matin par le chef, mais le travail général de voirie est abandonné aux cochons et aux chiens.

Chez les Bakwese, comme chez les Babunda, les huttes sont entourées par les plantations du propriétaire, et, par suite, les villages s'étendent sur un espace considérable. Les Badjoks n'observent aucun arrangement en ce qui concerne la disposition



FIG. 279. — Femme Bambala (Sud)

de leurs villages, mais chaque individu semble avoir bâti sa maison à l'endroit qu'il a jugé convenable ; aucun système d'orientation n'est observé. Les villages Bahwana sont bâtis à quelque distance du bord de la rivière et sont plutôt dispersés ; chez les Bayanzi, aucun système de groupement n'était observé, sauf au village de Kibwata, mentionné plus haut, où les habitations étaient disposées en cercle, chacune étant séparée de la voisine par un espace d'un mètre environ.

## VÊTEMENTS

La question de l'ornement et du vêtement est nécessairement longue, étant donnée la variété qui existe parmi les tribus de cette région. Les longues descriptions sont fastidieuses, et le grand nombre de photographies rapportées par l'expédition en rendent certaines non nécessaires ; mais, en même temps, ces photographies demandent quelque commentaire. D'une façon générale, les différences présentées par les différents peuples recouvrent une grande ressemblance, c'est-à-dire que les matériaux qui composent l'habillement sont presque exclusivement végétaux ; dans les ornements, il y a plus de variété.

La plupart des tribus emploient la peinture dans le but de relever leur beauté, et la couleur ainsi employée est souvent préparée avec un bois rouge connu sous le nom de *Tukula*, le bois de Campèche de la côte ouest ; mais des argiles de diverses couleurs sont également employées. Ainsi, chez les Babunda, la couleur avec laquelle ils décorent leur corps est obtenue à l'aide d'argile rouge et mauve, et les femmes en usent librement. Certaines personnes de ce sexe se peignent, en outre, sur la face, des barbes et des moustaches avec de la suie. Mais la tribu qui s'adonne le plus à ce genre d'ornementation est celle des Bambala méridionaux ; les deux sexes se peignent tout le corps ainsi que tout ce qu'ils portent, avec de la couleur rouge : le nom indigène de cette couleur est *babala*, et comme le nom de la tribu se prononce avec l'accent sur la première syllabe, il semble très vraisemblable que le Bambala est une contraction de Ba-Babala, « gens rouges ». Tout don qui est présenté au voyageur, que ce soit un œuf, une volaille ou une chèvre, est coloré en rouge, et si on leur donne des vêtements blancs, la première chose qu'ils font est de les teindre de leur couleur favorite.

L'ornementation de la personne est la principale occupation des Bambala méridionaux lorsqu'ils sont chez eux ; la peinture est renouvelée deux ou trois fois par jour, et la figure est ornée de bandes rouges, oranges, violettes ; le dessin est généralement comme il suit : Une bande horizontale sur le front, de chaque côté, une bande allant de l'oreille à la pointe du nez, et en outre, de l'oreille, à la pointe du menton. La beauté personnelle est un attribut hautement estimé ; on considère comme un compliment de parler d'un hôte comme jeune et beau, et l'on a même vu des guerres résulter de ce qu'un chef s'était vanté de ce que son apparence était supérieure à celle d'un autre. Le voyageur est souvent prié de servir d'arbitre entre les réclamations de deux compétiteurs prétendant chacun être le plus beau. De telles démarches nécessitent beaucoup de tact de la part du juge.

Chez les Bambala du Nord également, la couleur favorite est le rouge; les vêtements et le corps sont enduits d'argile rouge, au lieu du bois de *Tukula* bien connu qui est ici trop coûteux pour l'usage courant, car il est importé du Kasai. On admet que le but de la peinture est d'augmenter la beauté, mais cette pratique est suivie aussi par les personnes en deuil, les hommes se servant de suie, les femmes d'argile brune. Les Bayaka limitent leur ornementation picturale à la poitrine et emploient pour cela le bois de *tukula* en poudre; les morts sont peints de même avant l'enterrement. Là aussi, le but avoué est d'augmenter les charmes personnels. Chez les Bapende, la peinture pour le corps est préparée tant avec le bois de *tukula* pilé qu'avec l'argile rouge, mais on ne s'en sert qu'en petites quantités. Les Bakwese emploient l'argile rouge pour le corps, et le bois de *tukula* pour la face seule, mais les chefs ne s'adonnent pas à cette forme d'ornementation personnelle. Les membres de cette tribu sont loin de prendre autant de soin de leur peinture que les Bambala méridionaux. Chez les Bahwana, l'usage de se peindre est commun, et le but admis est d'augmenter la beauté; la couleur usitée est l'argile rouge, ou la suie mélangée d'huile de palme. Chez les Bayanzi, la coutume varie avec les localités. Sur la rivière on ne se sert pas du tout de peinture, mais dans l'intérieur des terres, on emploie une matière colorante rouge extraite de la capsule de la graine du *Bixa orellana*; on s'orne avec cela à l'occasion des fêtes. Dans le deuil, la face est enduite de suie.

Si nous passons maintenant à la question des mutilations et déformations intentionnelles, nous voyons que la pratique de la circoncision se présente d'une façon variée. Chez les Babunda, elle est générale chez les mâles, et l'opération est pratiquée sur les enfants par un vieillard. Chez les Bambala méridionaux et les Bayaka, la coutume est également universelle, et tous les enfants mâles âgés de moins d'un an subissent cette épreuve. Les Bambala septentrionaux, cependant, ne pratiquent pas la circoncision. Chez les Bapende, la pratique est plus compliquée; l'opération est pratiquée sur les garçons d'environ dix ans, et les patients sont relégués dans des camps d'initiation réguliers. L'opérateur est un vieillard, et sa tâche doit être exécutée dans la brousse, au delà des limites du village. Après l'opération, les garçons sont considérés comme impurs, et ils doivent porter le masque de bois ainsi que le vêtement en fibres de palmier connus sous les noms de *Minyangi* ou *Mikanda* (ce dernier nom rappelle le *Mokanda*, code de loi coutumière enseigné aux enfants lors de leur circoncision chez les Bushongo). Tant que leurs blessures ne sont pas cicatrisées, ils doivent rester dans la brousse, et le vieillard les initie à l'histoire et au code moral de leur nation. Malheureusement, le séjour de l'expédition parmi les Bapende fut trop court pour permettre de recueillir les renseignements touchant ce sujet intéressant et extrêmement important. Tant que les garçons portent le masque *Minyanga*, aucune femme n'est autorisée à les voir.

Les coutumes relatives au tatouage proprement dit, et à la cicatrisation, sont les suivantes: Les hommes Babunda ne se font pas de cicatrices sur le corps, mais les femmes se font des scarifications ornementales sur la poitrine, l'abdomen, et autour de la taille. Le dessin consiste presque toujours en une manière de damassage losangique, ainsi qu'on peut le voir sur les illustrations, et il correspond exactement

aux dessins de vêtements brodés et aux dessins gravés sur les coupes de bois de cette tribu. Ce dessin est imité du lézard, et les cicatrices de la taille sont disposées de façon à représenter une ceinture. Chez les Bambala méridionaux, on ne rencontre ni tatouages ni cicatrices, mais l'une et l'autre pratique se rencontrent chez les Bambala du nord. Chez cette tribu, le tatouage proprement dit est rare, mais on le trouve parfois ; le dessin en usage est simple, consistant en une figure quadrilatère sur le bras, mesurant de sept à treize centimètres carrés. L'instrument employé est composé de trois ou quatre aiguilles, et la matière colorante introduite est du caoutchouc gâté. La cicatrisation est de pratique beaucoup plus commune ; les scarifications sont faites sur le corps à la puberté, et saillent considérablement à la surface de la peau. Les indigènes nient qu'aucune matière étrangère soit introduite dans les blessures, mais disent que le processus de guérison est artificiellement retardé. Les dessins les plus communs sont, chez les hommes, les suivants : Une ligne courant sur le front, de l'angle externe d'un œil, à celui de l'autre ; une ligne plus droite, en travers de la poitrine, large d'environ un pouce, et souvent présentant un relief de plus d'un pouce et un losange autour du nombril. Les femmes ornent rarement leur figure de cette façon, mais elles se décorent les bras et l'estomac avec une série de losanges. Les Bayaka, en règle générale, ne pratiquent ni tatouages, ni cicatrisations, quoiqu'on en trouve exceptionnellement des cas. Parmi les Bapende, la cicatrisation n'est pas fréquente chez les hommes, en dehors de la marque de la tribu ; cette dernière consiste en un petit cercle en relief d'environ 5 à 10 centimètres de diamètre. Mais on peut voir occasionnellement des individus qui se sont orné l'abdomen avec des cicatrisations, l'imitation de quelque tribu voisine. A cette exception près, la cicatrisation est limitée aux femmes et les dessins sont composés d'un certain nombre d'incisions parallèles sur l'abdomen, s'étendant en bas jusqu'au pubis. La nature de cette ornementation se voit mieux sur les illustrations.

Chez les Badjok, le tatouage se rencontre, mais n'a qu'une faible extension. L'instrument employé est une aiguille, et la matière colorante introduite sous la peau, est la suie. Les hommes ne se font pas de cicatrices, mais les femmes ornent leur ventre et, dans certains cas, leurs bras, avec des séries de doubles croissants, chaque croissant mesurant environ quatre centimètres d'une extrémité à l'autre. Les Bahuana ne se tatouent pas, mais pratiquent parfois la cicatrisation, quoiqu'elle soit rare chez eux parmi les hommes et, lorsqu'elle se rencontre, elle se limite à quelques incisions autour de l'ombilic. Les femmes, communément, s'ornent les bras, les épaules et l'abdomen de cicatrices qui sont obtenues en faisant de simples incisions dans la peau. L'opération est accomplie par la mère, ou par quelqu'autre femme connue pour son habileté, lorsque la patiente est âgée de quatre ou cinq ans. Chez les Bayanzi, les hommes ne s'ornent pas de cicatrices, mais les femmes se décorent l'abdomen de cette façon.

Quelques autres formes de mutilation sont pratiquées, touchant lesquelles les notes ci-après peuvent présenter quelque intérêt.

Chez les Bahuana, les deux sexes se liment les dents d'en bas, et les oreilles sont percées dans l'enfance. De petites baguettes de bois sont portées comme ornements dans les lobes de l'oreille, par les plus jeunes membres de la commu-

nauté, mais les adultes les laissent de côté. Il semblerait que, après la puberté, on cesse de porter les ornements d'oreilles, quoique, évidemment, les trous des oreilles persistent. Pour ce qui est des femmes, après la première jeunesse, les seins sont tirés en bas par une cordelette faisant le tour du thorax. Les Bambala aussi, dans certains cas, se perforent les oreilles, mais on n'a jamais observé qu'ils portassent des ornements dans les perforations. Les Bayaka parfois se font sauter les incisives, ou les liment en forme de V. Cette opération est censée donner meilleure apparence, et, pour des raisons qui n'ont pu être connues, ne doit pas être accomplie dans le village. Le patient doit se retirer dans la brousse, et se soumettre à l'épreuve là. Il survient habituellement du mal de tête et de l'enflure de la bouche, et il se passe souvent des semaines avant que le patient soit revenu à l'état normal. Les femmes s'abaissent les seins en les attachant avec une cordelette, de façon à les allonger. Les Bapende aussi se liment les incisives en pointe, mais ils ne se percent pas les oreilles. Chez les Bakwese, toutefois, on rencontre cette dernière forme de mutilation; les hommes et les femmes se percent une oreille, soit la droite, soit la gauche, et portent dans le lobule une longue tabatière en roseau, semblable à celle qui se voit dans la gravure représentant un habitant de Luimbe, publiée dans l'édition anglaise du livre de Capello et Ivens, vol. I p. 145. A la différence des tribus mentionnées plus haut, elles se percent également le septum nasal, mais ne portent aucun ornement dans cette ouverture. Les Badjok se percent les oreilles et portent de petites baguettes dans les lobules, les élargissant ainsi jusqu'à un certain point, non toutefois d'une façon excessive. Ce peuple pratique également le limage des dents, mais limite cette opération aux incisives supérieures auxquelles il donne une forme pointue. Les Bahuana ne portent aucun ornement aux oreilles.

La coiffure constitue une partie importante de la toilette chez la plupart des tribus de cette région. Chez les Babunda, la méthode varie beaucoup selon les goûts personnels, mais la caractéristique est la longueur à laquelle les hommes laissent croître les cheveux. Certains individus disposent leurs cheveux en tresse unique pendant dans le dos; d'autres les disposent en une sorte de casque ou de grande crête de coq avec un certain nombre de protubérances le long de la ligne médiane. Le genre des modes les plus fréquents apparaîtra mieux dans les illustrations. La moustache et la



FIG. 280. — Filles Bambala (Sud)

barbe se portent rarement, excepté chez les chefs qui portent la barbe roulée en nœud sous le menton. La manière Bambala de disposer les cheveux varie dans les deux sections, septentrionale et méridionale, de la tribu. La manière méridionale est probablement la manière Bambala originale, et c'est la plus caractéristique de toutes les méthodes employées par les tribus en question ici. Les cheveux sont portés en cinq crêtes longitudinales, entre lesquelles les espaces sont rasés. Jamais on ne coupe ces crêtes, et elles sont habituellement tressées, se réunissant en une « queue de cochon » par derrière. En travers du front et sur les oreilles court une bande de faux cheveux. La queue de cochon est habituellement maintenue horizontalement dressée, au moyen d'une longue épingle à cheveux qui y est insérée. Les poils de la poitrine sont supprimés, sauf chez les vieillards et les chefs. Parmi les Bambala du nord, en revanche, on laisse les cheveux croître sur le sommet de la tête en forme de bonnet, le reste est rasé et peint en noir avec de la suie et de l'huile de palme. Certains individus ne portent de cheveux que derrière la tête, et les tressent avec de la suie et de l'huile de palme. La moustache est habituellement rasée; la barbe, qui ne pousse qu'à la pointe du menton, atteint souvent une longueur considérable, mais elle est ramassée sous le menton de la même façon que chez les Babunda. Souvent on dissimule dans la natte des morceaux d'argile, afin d'en augmenter la grosseur et de lui donner plus d'importance apparente. Les sourcils sont rasés, et les poils des aisselles sont arrachés; les femmes se rasent les poils du pubis, mais non les hommes. Nous avons dit que la forme de coiffure usitée par les Bambala du sud était probablement la manière originale de tout le peuple, et, cette manière de voir est appuyée par le fait que de vieux fétiches ont été trouvés dans la section septentrionale, avec leurs cheveux représentés conformément à la manière méridionale. Sauf pour ce qui est indiqué d'autre part, les coutumes relatives à la chevelure sont les mêmes dans les deux sections de la tribu. Les Bayaka généralement se rasent la tête en laissant trois bourrelets de cheveux courant longitudinalement du front à l'occiput; ces cheveux sont nattés et largement oints d'huile de palme et de suie. Partant du milieu du front, longeant le front et descendant derrière les oreilles, court une tresse de cheveux tressés avec de l'herbe. Cette façon de faire ressemble donc dans une certaine mesure à celle des Bambala du sud. On laisse croître la barbe, mais la moustache est rasée.

Chez les Bapende, hommes libres et esclaves adoptent la même forme de coiffure. Les hommes disposent leurs cheveux en un certain nombre de petites tresses, abondamment ointes d'huile de palme et de suie, ou, dans certains cas, teintés en rouge avec de l'argile. Dans nombre de cas, les cheveux sur le devant du front sont coupés courts selon une ligne droite, et forment une frange, mais, derrière, on les laisse pendre de toute leur longueur, ressemblant au toit de chaume des huttes du pays. La ressemblance est augmentée encore par l'habitude qui n'est pas rare de disposer les cheveux en petit bourrelet au sommet de la tête.

Les femmes mariées arrangent leurs cheveux de la même façon que les hommes, à cette exception près qu'un certain nombre de petites tresses du sommet de la tête sont liées ensemble et forment une masse compacte de laquelle pend

une natte dans le dos. La natte est quelquefois ornée de verroteries. Les jeunes filles ont la latitude d'adopter pour leur coiffure, soit la manière des hommes, soit celle des femmes mariées. Les chefs arrangent leurs cheveux d'une façon quelque peu différente ; ils les laissent pousser très longs et les peignent de haut en bas à partir du sommet de la tête, tout autour ; l'effet d'ensemble est exactement celui d'un bérêt de chasseur alpin. Ces façons de se coiffer sont très favorables à la propagation de la vermine, et il est nécessaire de raser la tête de temps en temps pour venir à bout des parasites. Lorsque la tête a été rasée, le sujet porte une perruque présentant la même disposition de coiffure qu'il porterait normalement. Les personnes qui ont les cheveux clairsemés portent également des perruques, couvrant plus ou moins complètement la tête. On porte aussi, fréquemment, une bande de fibres de palmier sur le front, sous la frange de cheveux, afin de la faire proéminer. Cette habitude fait ressembler davantage encore la coiffure à un toit de maison. Les moustaches sont rasées et on ne laisse pousser la barbe que le long de la ligne de la joue, le reste étant rasé. Les sourcils et les cils sont arrachés. Les Bapindji, pour la plupart, ont adopté la coiffure des Bambala du sud, à l'exception des chefs qui conservent à cet égard l'ancienne coutume. Il en est de même des Bakwese quoique cette tribu n'accorde pas à beaucoup près autant de soin à sa coiffure que les Bambala du sud. Les chefs Bakwese portent les cheveux disposés en cinq tresses. Chez les Badjok, on peut observer parmi les hommes de nombreuses formes de coiffure ; les cheveux peuvent être rasés juste sur le front, tandis qu'on laisse pousser longs ceux du dessus de la tête, des bandes de verroterie étant portées sur la tête, d'une oreille à l'autre. D'autre part, sur le front, la chevelure est attachée à une corde et tirée en bas, formant une crête le long du front. Pour les femmes, la coiffure est la même, à cela près que les cheveux derrière la tête sont coupés court, et que les cheveux du sommet de la tête pendent par dessus la portion tondue. Les hommes portent la barbe au menton.

Les femmes Bahuana se coiffent de façon à former à la partie postérieure de la tête une sorte de chignon ou de bourrelet de petites boucles. Ces dernières, appelées *Winzeke*, sont teintées avec de l'argile rouge. La partie antérieure de la tête est rasée et peinte en noir avec de la suie. Barbe et moustaches sont supprimées par les jeunes gens, et quoique les hommes d'âge avancé portent souvent une barbe clairsemée, la majorité se rase la moustache. On porte souvent un peigne dans les cheveux, mais pas d'autre genre d'ornement. Chez les Bayanzi, les cheveux, pour ce qui est des hommes, sont relevés en buisson à la partie postérieure de la tête ; ceux des femmes sont généralement divisés au milieu et arrangés en deux nattes qui pendent derrière les oreilles. Moins fréquemment, les femmes se rasent la tête, à l'exception de trois bourrelets longitudinaux de cheveux, ou les disposent de la même façon que les Bahuana. Ce dernier fait est vrai chez les Bayanzi qui habitent les rives du Kwilu.

En ce qui concerne le costume, tous les Babunda, sauf les enfants, portent des vêtements faits, à quelques exceptions près, de tissu indigène, tissé avec des morceaux de fibres de feuille de *raphia*. On se sert de trois espèces de tissus :

tissu uni, appelé *Bunubum*, tissu tissé avec des dessins damassés, appelé *Lubawa*, et tissu brodé de dessins en fibre noire de raphia, appelé *Lobubasa*. En règle générale, l'habillement des hommes se compose de deux pièces de *Bunubun* et de *Lubawa*, l'une, la plus petite, devant, et l'autre, derrière. La partie supérieure du derrière et des cuisses est laissée nue, et les vêtements sont maintenus en place par une ceinture de fibres tressées, ou, quelquefois, de peau. Quelques hommes portent la pièce postérieure très basse, et couvrent l'espace qui se trouve entre la ceinture et le bord supérieur du tissu, avec une « queue » d'étoffe, large d'environ quinze centimètres. Les garçons portent l'étoffe si bas que les fesses sont complètement exposées. Le vêtement porté par les hommes est parfois orné de glands et de franges en fibre de raphia. Le vêtement des femmes consiste en deux pièces de *Lubawa*, bordées de bandes de *Lobubasa*; les pièces de *Lubawa* sont unies par une couture ornementale qui est portée verticalement par derrière. Les jeunes filles laissent les fesses à découvert, mais les femmes mariées les couvrent entièrement. On ne laisse jamais voir le nombril. L'étoffe est assujettie par une grande épingle de fer d'environ trente-deux centimètres de long. Les chefs portent le vêtement jusqu'aux genoux ou même plus bas. Les Babanda ou prostituées portent une très courte jupe, ne mesurant pas plus de trente centimètres de long. Les couvre-chefs sont portés comme ornements et non comme moyens de protection. Les chefs portent des couvre-chefs en tissu et les gens du commun un bandeau de fibre de raphia. Chez les Bambala, le vêtement pour les deux sexes consiste en tissu de raphia indigène *Kipussu*; un morceau d'environ un mètre de long et d'un demi-mètre de large (pour les femmes, c'est un peu moins), se porte autour de la taille, laissant, par derrière, la partie supérieure des fesses à nu (c'est une mode que l'on rencontre aussi chez les Baluba). L'étoffe est souvent retenue par une ceinture de tissu semblable, ou d'herbe, colorée d'argile rouge. On voit aussi des tissus et des verroteries d'Europe, mais en petite quantité. Les peaux de chèvre et (rarement) d'antilope sont coupées en tabliers et portées par devant par les hommes; elles sont simplement séchées au soleil et huilées; le poil n'est pas enlevé. On ne porte pas de vêtements ou d'ornements spéciaux pour les organes génitaux, mais les femmes portent un cordon de verroterie ou un collier de perles de verre sous leur ceinture, conformément à la coutume normale des Bantu. Les vêtements sont cousus avec des aiguilles de fer à chas, indigènes, et du fil de fibre de raphia. La tête est parfois couverte d'une pièce de *Kipussu* rouge, pour dissimuler la calvitie ou les cheveux blancs, et ce couvre-chef est également en usage dans la secte spéciale des *Muri*, décrite plus tard. Un homme qui a tué un grand ennemi, en porte les phalanges et le pénis enveloppés dans un morceau de tissu, sur sa tête; cela est considéré comme un grand fétiche et est appelé *Pungu*. La ceinture des Bambala méridionaux est semblable à celle des tribus du nord, et est frangée par devant. Les chapeaux sont rares, mais on les porte à la guerre; ils sont faits en filet, avec un bord, et sont ornés de plumes rouges de perroquet. Chez les Bayaka, le principal vêtement est une étoffe pour les reins en fibres de palme (*Pussu*) et soutenu par une ceinture en paille, et fait d'une seule pièce; il est souvent teint avec du bois de *Trukula*, et le bord

est ourlé et cousu avec des aiguilles indigènes en fer, et au fil de fibre de palme. Comme chez les Bambala et aussi les Baluba, le vêtement passe au-dessous des fesses, par derrière, les laissant nues. Un couvre-chef consistant en une pièce d'étoffe est souvent porté par les vieillards. Pour se protéger de la pluie, on porte une peau de chèvre, couvrant la tête et tombant derrière le dos.

Tous les Bapende, sauf les petits enfants, portent des vêtements de tissu de raphia indigène, appelé *molele*. Ce vêtement est très grossier comparativement à ceux des autres tribus, mais il est bien fait et beaucoup plus durable. En règle générale, le costume d'un homme consiste en trois pièces cousues ensemble, celui d'une femme en deux pièces. Le *molele* est souvent orné de franges. Habituellement, les hommes portent une pièce spéciale d'étoffe, passée autour de la taille et attachée devant, mais les chefs la portent pendante sur une épaule. Les ceintures de fibres peuvent être portées par tout le monde, mais il n'y a que les hommes libres qui aient licence de porter une large ceinture de bandes de cuir entrelacées, raides et colorées en rouge. On ne rencontre pas de chapeaux. Les diverses pièces d'étoffe formant un vêtement sont cousues ensemble avec des aiguilles de fer de fabrication indigène, et les bords de l'étoffe sont maintenus unis, pendant la fabrication, au moyen d'une pièce de bois pliante courbée en forme d'arc, dont les deux extrémités sont fixées à l'étoffe. Un procédé similaire s'observe chez les Bushongo. Les Bapindji, de même qu'ils ont adopté la coiffure des Bambala du sud, ont aussi adopté leur costume, à l'exception des chefs qui portent le vieux costume Bapende, et ne se peignent pas le corps. En comparaison des Bapende, les Bapindji sont beaucoup plus élégants dans leur toilette. Dans un village Bapende, on trouve à peine un homme élégamment vêtu sur une demi-douzaine, mais, dans un village Bapindji, tous sont parés avec soin. Parmi les Bakwese, hommes et femmes portent un vêtement composé d'un carré de tissu de palme, mais on trouve en grandes quantités chez eux les tissus européens, provenant des commerçants Imbangala du territoire Portugais. Les jeunes filles ont les fesses nues; les femmes mariées portent une étoffe disposée de façon à couvrir cette région. Les chefs portent une longue étoffe allant de la ceinture à la cheville, et une deuxième pièce sur une épaule. Le tissu de palme n'est pas fabriqué sur les lieux, mais importé de chez les Bambala et les Bayaka, en échange surtout d'huile de palme. Les ballots d'étoffe servent comme monnaie (matière d'échange). En règle générale, on ne porte pas d'ornements sur la tête, mais certains hommes portent des bonnets-perruques à l'occasion des fêtes. Tous les



FIG. 281. — Homme Mombala (Nord)

hommes parmi les Badjok portent des étoffes européennes entourant les reins comme une jupe et descendant jusqu'aux chevilles. Aucun costume n'est complet sans une large ceinture de cuir à laquelle est attachée, par devant, une poche carrée de cuir ou d'étain. Le costume correct des femmes est le suivant : elles portent une ceinture autour de la taille, quelquefois un simple lambeau d'étoffe, quelquefois une bande de six centimètres de large, ornée de verroteries. Là-dessus est fixée, devant, une étoffe d'environ quarante-cinq centimètres de large, descendant jusqu'aux genoux ; par derrière est une étoffe analogue, mais plus large de moitié environ, tombant jusqu'aux mollets. Les bords de l'étoffe postérieure recouvrent ceux de l'étoffe antérieure, de telle façon que les jambes ne sont visibles que pendant la marche. Les seins sont recouverts d'une pièce d'étoffe attachée par un cordon ; la hauteur de cette étoffe dépend de la longueur des seins. On recherche beaucoup l'élégance européenne sous tous ses aspects ; un chef portera souvent deux pantalons, deux ou trois chemises, un paletot, des bottines dépareillées, et un chapeau, le tout, à la fois. Tous les Buhuana, sauf les petits enfants, portent des vêtements qui consistent dans l'ordinaire étoffe de raphia, semblable à celle des Bambala. Hommes et femmes portent autour des reins un morceau d'étoffe qui constitue la principale pièce de leur ajustement. Les hommes de quelque importance portent un second jupon, par-dessus le premier, et descendant jusqu'au mollet. En règle générale, on ne porte rien pour couvrir la tête, mais les femmes, lorsqu'elles coupent leurs cheveux, portent un morceau d'étoffe jusqu'à ce qu'ils soient repoussés ; ce couvre-chef est appelé *hembe*. On ne porte rien sous la ceinture, mais les femmes y attachent souvent un certain nombre de petits réceptacles formés de cols de calabasse, et de quelques perles de verre. Le vêtement des Bayanzi consiste encore en un tissu de palme porté autour des reins. Sur les bords de la rivière, le tissu est uni, mais, dans l'intérieur, derrière Luano, il est orné de dessins ouvragés. Les femmes, comme celles des Bahuana, portent un certain nombre de petits cols de calabasse attachés à la ceinture.

Les différentes tribus qui forment le sujet de ce livre portent une innombrable variété d'ornements, et leur description détaillée ne serait que de peu d'utilité. Mais il est intéressant de noter que certaines formes d'ornements semblent constituer le privilège particulier de certaines classes, dans certaines tribus. Chez les Bahuana toutefois, il semble qu'il n'existe guère de distinction de cette sorte. Autour du cou, on porte un collier dont des grains sont formés de graines indigènes, et aussi de perles importées d'Europe avec des touffes d'herbes, des sifflets en bois, des dents de cochon, des défenses de sanglier, des cornes d'antilope vraies ou imitées ; sur les bras, on porte des bracelets de fer, ou, plus rarement, de cuivre ou de laiton, et aux doigts, des anneaux des mêmes matières. Les ornements des Bambala sont semblables ; dans les tribus du Nord, on porte en grand nombre des bracelets de laiton européen et ces bracelets sont rarement enlevés (s'ils le sont même jamais) du bras de celui qui les porte. Les hommes portent parfois des bracelets de fabrication indigène, mais ils sont rares. Nous avons déjà fait allusion au bracelet de fer *Wena* porté par les Muri. Chez les Bambala du Sud, le port d'un bracelet marque que l'on est un homme libre, et

si un maître fait cadeau à un de ses esclaves d'un semblable ornement, c'est signe qu'il le libère. Les chefs portent trente ou quarante bracelets de fer indigène ou de laiton importé, à chaque bras, et un nombre analogue d'anneaux aux pieds. La plupart des hommes portent aux bras un anneau serré de ficelle auquel est fixé un petit couteau. Les Bambala portent aussi des bagues de cuivre ou de laiton importé, de forme spirale et faciles à enlever, et ils portent souvent un anneau au gros orteil. Les deux sexes portent des perles, mais les ornements de dents d'homme, de singe ou de léopard sont réservés aux hommes. On ne voit que rarement de véritables dents de léopard, mais les imitations faites en ivoire de phacochère sont communes. Les hommes portent de petites cornes d'antilope suspendues autour du cou, et on en voit souvent des imitations en étain. Des peignes faits d'un certain nombre de dents juxtaposées avec une monture plus ou moins décorative sont portés dans les cheveux par les deux sexes et servent fréquemment à se gratter la tête. Les Bambala du sud portent à la chasse des sandales en fibres de raphia, après que l'herbe a été récemment brûlée, pour se protéger les pieds. Chez les Bayaka, on porte des colliers en perles européennes, et de dents de singe; on porte aussi de larges anneaux de laiton, et un certain nombre de bracelets en laiton et en cuivre. On ne peut enlever ces derniers sans les plier. Les ornements sont les mêmes pour toutes les classes avec cette exception où un homme qui a tué un ennemi a le droit de porter un bracelet de fer. Pour danser, les femmes ornent leurs cheveux avec des perles et les hommes attachent des peaux devant leur ceinture. Chez les Bapende, les distinctions de classes sont plus nombreuses. Les hommes libres seuls peuvent porter des bracelets ou des anneaux de chevilles de fer ou de cuivre, et les chefs seuls peuvent porter du laiton. Un homme libre, en règle générale, ne porte que deux ou trois bracelets, mais un nombre considérable d'anneaux de chevilles : vingt ou trente à chaque jambe. Quelquefois, les anneaux de chevilles de fer et de cuivre sont disposés alternativement, comme pour donner aux jambes un aspect rayé. Ils sont très étroits et quelquefois font enfler le membre. Les anneaux de chevilles portés par les hommes sont légers et mesurent seulement cinq millimètres d'épaisseur, mais ceux des femmes sont lourds, étant épais d'environ vingt millimètres, et pesant deux ou trois livres; on en porte sept ou huit à chaque jambe. Un chef porte un grand nombre de bracelets en laiton, allant depuis le poignet jusque près du coude; ceux du poignet sont étroitement ajustés, mais ceux qui sont plus haut sur l'avant-bras sont plus lâchés; leur épaisseur varie de cinq à quinze millimètres. On porte des bagues aux doigts, mais non aux orteils; elles sont faites en fil de cuivre ou de laiton, et les extrémités sont tordues en deux spirales aplaties. On considère comme une chose correcte pour un homme, de porter un sifflet ou un petit masque (appelé *Buya*) suspendu par un collier autour du cou. Ces masques *Buya* sont faits de bois ou d'ivoire, et sont estimés comme talismans par leurs possesseurs; ils ne peuvent être portés que par des hommes adultes, quoique des copies inférieures en ivoire, en bois ou en métal peuvent être portées par n'importe qui, même par des femmes. Les chefs portent une ou plusieurs dents de crocodile ou de léopard, ou même de petites dents d'hippopotame,

attachées au collier, et ils augmentent le nombre des pendeloques en y suspendant une grande quantité d'articles en verre, ainsi que des bouts de métal, des clefs, des anses de tasses en porcelaine et autres choses analogues. En outre, un chef porte quelquefois une sorte de diadème autour du front allant d'une oreille à l'autre; il est fait d'un morceau d'étoffe rouge avec des clous de laiton au niveau de chaque oreille. Ces masques Buya ne se rencontrent pas



FIG. 282. — Bapindji

chez les Bapindji. Les ornements personnels des Bakwese consistent en perles, dents, morceaux de roseaux ou de bambou, cauris et perles de verre bleu indigènes du Katanga; des breloques en bois sculpté représentant différents ustensiles domestiques, tels que couteaux, soufflets, etc., sont également portés autour du cou. De même que chez les Bambala du sud, on porte au bras un bracelet de fibres dans lequel est fixé un petit couteau. Un autre point de ressemblance avec les Bambala consiste dans ce fait que les hommes et femmes libres seuls portent des bracelets, et que si un maître donne un bracelet à son esclave, ce dernier devient libre *ipso facto*. Chez les Badjok, on trouve des boucles d'oreille en laiton, portées par l'un et l'autre sexe. Les hommes portent de petits sifflets décoratifs attachés au collier. Les femmes portent des bracelets et des anneaux de chevilles, mais les hommes, des bracelets seulement; ils

sont en laiton, ou quelquefois en cuivre. Les Bahuana portent des bracelets de fer, et les hommes portent souvent un poil de la queue d'un éléphant attaché autour du cou. On ne porte pas d'ornements spéciaux pour désigner le rang ou le statut social, chez ce peuple. Les Bayanzi portent des bracelets et des anneaux de chevilles en fer et en cuivre, aux bras et aux chevilles respectivement.

Il n'est pas possible d'écrire longuement sur l'art de cette région, car la matière même n'est pas de grande étendue. En fait, l'art n'atteint pas un niveau bien élevé dans cette partie de l'Afrique, et quoique les Bushongo, à l'est, aient emprunté à cette région beaucoup de leurs procédés, ils ont de beaucoup dépassé leurs maîtres, au point de vue de la qualité artistique de leurs productions. Même les Babunda, dont les produits présentent certainement de plus belles qualités artistiques que ceux des autres, ne s'élèvent pas bien haut comme artistes. Peut-être les plus aimables de leurs productions sont les petites coupes de bois de forme circulaire, avec une base plate et des bords élancés et couvertes de dessins sculptés invariablement

basés sur le losange. Le retour constant de ce dessin qui réapparaît dans les broderies et les tatouages de cette tribu est intéressant, et la mission eut la bonne fortune d'obtenir deux coupes montrant avec évidence qu'il y a là une dérivation stylisée d'une représentation plus ou moins naturelle du lézard.

L'évolution continue même encore, car, dans les coupes les plus récentes, on commence à enfermer les losanges dans des bandes ornementales remplies par des séries de lignes formant des triangles. On ne voit pas de telles bandes dans les coupes plus anciennes. La figure humaine n'est pas un motif qui apparaisse fréquemment dans l'art Babunda; pourtant, ainsi qu'on l'a vu plus haut, les manches de hache présentent quelquefois une réminiscence de la forme humaine dans la protubérance dans laquelle est fixé le fer, car cette protubérance est souvent sculptée de façon à représenter la coiffure des membres de la tribu. Les sculptures représentant la figure humaine se rencontrent quelquefois aux alentours mais elles n'ont aucune valeur.

Les variétés les plus perfectionnées du dessin losangique que l'on retrouve partout se voient sur les bordures brodées des vêtements des femmes dont quelques-unes sont de conception hardie et présentent un grand effet de mérite considérable. Les Bambala ne produisent aucun article aussi agréable que les coupes Babunda, mais leurs sculptures ne sont pas inférieures, quoi qu'on ne puisse dire qu'elles présentent une valeur particulière. Les tribus septentrionales sculptent des appuie-nuques en bois de forme humaine, aussi bien que des figures de bois qui, après addition d'argile magique, deviennent des fétiches. Le point le plus intéressant en ce qui concerne ces figures est qu'elles représentent presque invariablement des individus coiffés à la manière Bayanzi. Les petites figures de bois portées quelquefois comme pendants de cou par les Bambala méridionaux sont plutôt mieux exécutées, et sont représentées avec la véritable coiffure Bambala. Les dessins losangiques brodés vus sur les vêtements Bambala paraissent, ainsi que nous l'avons déjà dit, avoir été empruntés aux Babunda. Les Bayaka dont il est question dans ce livre, ne produisent pas autant de sculptures que le groupe principal de la tribu sur le Kwango, et l'on ne trouve pas les masques de bois sculpté de style hardi, avec les nez caractéristiques. La représentation en bois d'un zorilla servant



FIG. 283. — Bapindji

à des usages magiques est intéressante, mais on ne peut dire qu'elle présente une haute valeur artistique.

Les Bapende sont peut-être les meilleurs sculpteurs de la région, et les petits masques d'ivoire dont ils se servent comme d'ornements, avec leur expression sinistre caractéristique, possèdent quelque valeur artistique. Les masques de bois plus grands que portent les initiés sont de style analogue et présentent le même menton pointu et la même expression sinistre. Quoique l'on ne puisse dire que les Bapende soient de grands artistes, ils ont du moins dégagé un style constamment caractéristique et individuel, et cela apparaît encore dans les coupes de bois de forme humaine que l'on ne trouve pas chez les Bapindji. Certains manches de houe sont tout à fait bien sculptés : la protubérance dans laquelle est fixé le petit fer représentant une tête humaine coiffée avec deux longues tresses ; ces tresses servent de crochets pour enlever les mauvaises herbes, après qu'elles ont été arrachées du sol par la houe. Les houes de ce genre font songer aux objets les mieux sculptés que l'on peut trouver chez les Bakongo et peut-être en sont-elles une imitation. Certains des dessins de broderies trouvés sur les vêtements des Bapindji sont en somme de plus haute valeur que les articles manufacturés européens qui, malheureusement, sont appelés à les remplacer. Les instruments en forme de crochet avec lesquels les Bapende sculptent l'intérieur de leurs coupes sont, croyons-nous, uniques en Afrique.

Les objets les plus artistiques trouvés chez les Badjok sont les petites amulettes en bois sculpté représentant des animaux, les étuis à couteaux en cuir et en métal à dessins imprimés, et les étuis en bois et cuir, ornés de coutures en fibre de roseau.

Toutes les tribus de cette région sont expertes dans la fabrication des paniers ; dans cette industrie particulière, il y a eu un large échange des modèles, et un grand nombre de formes de paniers sont communes à tous les districts. On se sert de paniers pour un grand nombre d'usages différents, mais, parmi les plus intéressants et les mieux exécutés sont les petits réceptacles destinés à contenir les coquilles qui servent de monnaie, *djimbu*, et dont il existe un certain nombre de modèles, variant d'une tribu à l'autre. Intéressants également sont les paniers trouvés chez les Bambala du nord et les Bahuana, rendus imperméables grâce à une couche d'argile ou de résine mélangée à de l'écorce pilée. Comme cette manière d'imperméabiliser les paniers ne se rencontrent pas chez les Bambala du sud et que les Bambala, dans leur ensemble, affirment avoir appris de leurs voisins l'art de faire des paniers, il est probable qu'elle est originaire de chez les Bahuana. Chez les Bambala, la fabrication des paniers, art que cette tribu dit avoir appris des Bayanzi, est limitée aux hommes ; chez les Babunda et les Bapende, elle est pratiquée par les deux sexes, quoique les modèles de paniers faits respectivement par les hommes et par les femmes diffèrent. Chez les Bambala, on trouve une très intéressante forme de paniers : ils sont petits, et, commençant par une basse carrée, ils se terminent par un bord circulaire ; l'intérieur est enduit d'argile ; on s'en sert comme de cornets à dés, pour jeter les petits disques de bois qui servent de dés. On peut concevoir que l'art de la poterie soit né localement de

semblables procédés : le panier en s'usant libérerait sa garniture d'argile, portant imprimé le dessin de la texture de la vannerie disparue dont elle avait été entourée. On trouve des formes variées d'ouvrages de vannerie. La vannerie ordinaire en échiquier est commune à toutes les tribus, alors que la vannerie croisée en diagonale est également répandue largement, mais diffère légèrement de caractère de tribu à tribu. La fabrication croisée en diagonale se rencontre chez les Babunda et les Bapende, mais avec quelque différence; dans les paniers des Babunda, chaque élément de trame passe par dessus deux ou trois éléments de chaîne, et, dans ceux des Bapende, par dessus deux éléments de chaîne seulement. Le tissage croisé à trois cordons se rencontre chez les Bambala, les Bahuana et les Bapende, mais la vannerie fabriquée par enroulement n'est employée que pour les paniers des Bahuana qui, à ce point de vue, diffèrent de ceux des autres tribus. La vannerie treillagée (croisée en treillage) se rencontre chez les Bambala du Sud, les Babunda, les Bapende, les Bahuana. Les paniers fabriqués par l'enroulement d'un seul brin se rencontrent chez les Babunda et les Bambala, mais dans la tribu Bagwandala de Bakwese, on rencontre l'épais rouleau de paille simple entrecroisée si caractéristique de l'Afrique du Sud; cette tribu le doit probablement aux éléments Lovale ou Luchaze qui entrent dans sa composition. Le travail de vannerie de ce type est commun chez les Badjok.

Liée avec la vannerie proprement dite, est la technique d'un grand nombre de bandeaux de tête portés par les Bahunda; elle sera mieux comprise à l'aide des illustrations que par aucune description verbale.

Les paniers ci-dessous sont groupés par rapport au « point » qui forme l'élément principal entrant dans la construction de leur corps.

#### VANNERIE FINE (VANNERIE PROPREMENT DITE)

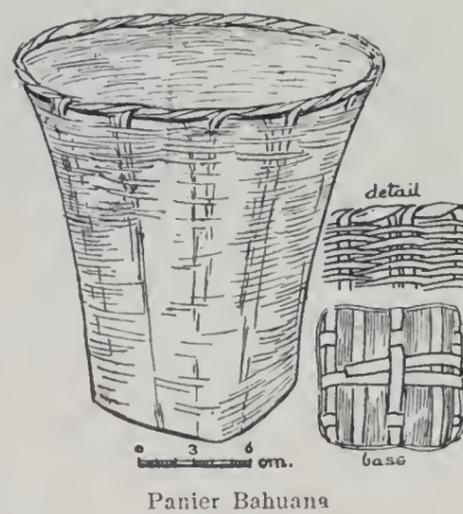
La vannerie fine se rencontre dans presque toutes les tribus; le panier figuré a été recueilli chez les Bahuana.

1. — *Matériaux* : Roseau fendu.

*Forme* : Circulaire sur une base carrée, s'élargissant vers le bord.

*Technique* : Vannerie. Les côtes sont constituées par six fragments de larges roseaux fendus entrelacés à angle droit pour former avec la base carrée et une demi-longueur supplémentaire qui se termine sous la base, ainsi que le montre le dessin; chaque fragment est plié de façon à former avec la base un angle bien accentué pour constituer la charpente.

La trame est formée de fragments de roseau fendu, plus fins et plus flexibles. La trame de la base est formée de larges morceaux de fibres de feuilles de palmier, grossièrement entrelacés en échiquier, les extrémités grossièrement coupées étant laissées à l'intérieur du panier.



Panier Bahuana

*Bordure* : Chaque côte est recourbée en boucle et son extrémité effilée est dirigée parallèlement à la partie droite de la côte suivante; ces boucles sont reliées par une large bande de couture enroulée, faite de roseau fendu, tordue sur elle-même entre chaque boucle.

## TRAVAIL EN ECHIQUIER

Les paniers en échiquier du modèle décrit immédiatement ci-dessous se rencontrent dans toutes les tribus; dans le pays Bapende, ce sont les hommes qui les fabriquent. Les pièges à rats en vannerie semblables au spécimen décrit en second lieu sous cette rubrique sont également largement répandus.

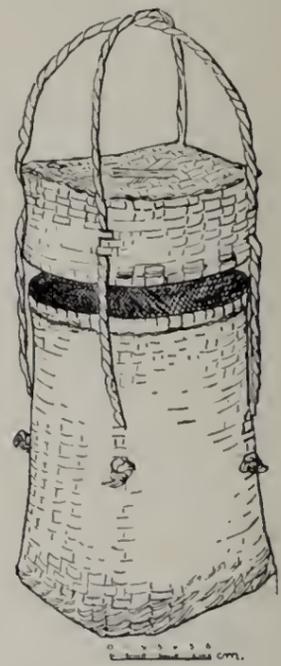


FIG. 284. — Homme Mopende

2. — *Matériaux* : Roseau refendu; nervures de feuilles de palmier.

*Forme* : Cylindrique sur une base carrée; le dessous du couvercle est également carré.

*Technique* : Travail en échiquier grossier. Les brins de chaîne consistent en larges fragments de feuilles de palmier, la trame étant formée de roseaux refendus; les cinq rangs inférieurs sont formés de pièces largement tordues la trame étant de fine écorce tordue.



Panier Bapende

*Bordure*. — Les bords du panier et du couvercle sont terminés par la flexion de chaque élément de chaîne alternativement en dedans et en dehors; ils sont fixés par une simple rangée de roseaux fins, passant alternativement au-dessus et au-dessous de la chaîne.

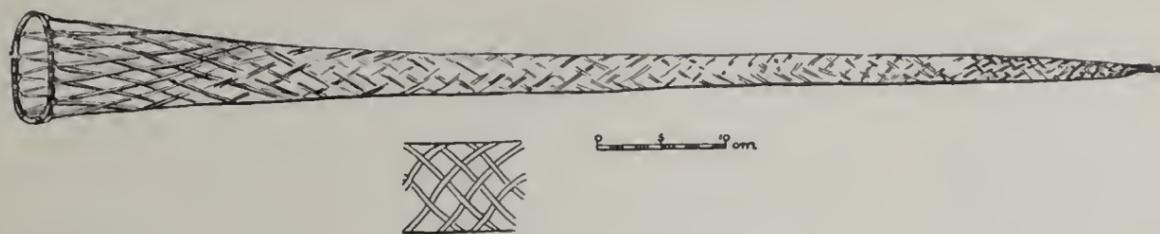
Le couvercle est relié au corps du panier par deux cordons passant sous trois éléments de trame du couvercle, et aussi sous trois éléments de trame du corps, où ils sont maintenus par des nœuds. Le couvercle peut être soulevé et abaissé sur ces anses.

3. — *Matériaux* : Roseau refendu.

*Forme* : conique.

*Technique* : Travail en échiquier à jour. Le bord du panier est formé d'une

baguette recourbée sur laquelle le roseau fendu est fixé par du roseau fin. Le travail, au voisinage du bord, est grossier et lâche, et vers la pointe, plus serré et plus fin; ce panier sert de piège à rats.



Piège à rats Bapende

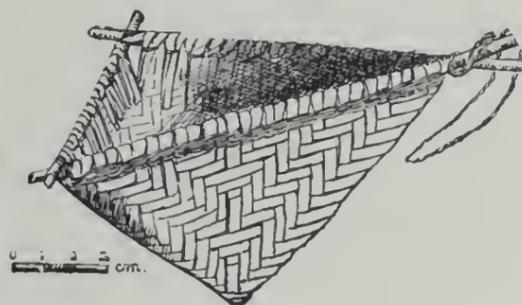
### TRAVAIL CROISÉ

4. — *Matériaux* : Roseau fendu; cordelette de fibres.

*Forme* : Triangulaire, s'effilant en pointe.

*Technique* : Croisée. La trame et la chaîne de ce petit panier sont l'une comme l'autre formées des mêmes matériaux, les brins de chaîne d'un côté formant les brins de trame du suivant, puis devenant de nouveau brins de chaîne.

*Bordure*. — Le bord est formé de trois baguettes droites réunies en triangle, sur lesquelles sont liés deux éléments de chaîne successifs; ces éléments de chaîne sont recourbés en bas par une seule rangée de cordelettes ou de fibres qui passe sur quatre éléments de chaîne et sous deux, puis de nouveau sur quatre; ainsi, la cordelette passe deux fois sur chaque paire d'éléments de chaîne, par deux rangs de tissage croisé uni.



Vannerie Bapende

Cette forme de panier est très commune dans le district du Kwilu et on la trouve chez toutes les tribus de cette région.

5. — *Matériaux* : Roseau fendu; fibre de palme.

*Forme* : Circulaire sur une base carrée, évasée vers le bord.

*Technique* : Croisement diagonal, formant des dessins chevrons.

*Bord*. — Le bord est formé de roseau enroulé; entre les éléments de la bordure passe l'extrémité supérieure des chaînes, après quoi elles sont recourbées en bas à l'intérieur du panier, et assujetties ainsi que l'indique le schéma. Les enroulements qui constituent la bordure sont joints ensemble par un sujet décoratif en échiquier de place en place.

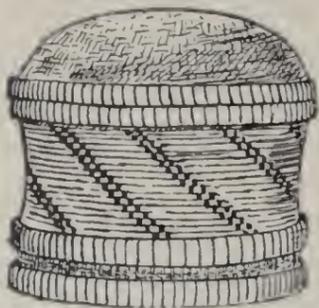
Ce panier est muni d'une base en bois quadrangulaire, et de quatre cordes se terminant par un crochet de bois, qui permet de le suspendre. Bapende.

Les deux paniers suivants de cette section se distinguent par le fait que les chaînes se continuent en bas au delà de la base, et sont munies d'une bordure inférieure qui sert de base pour le panier.

6. — *Matériaux* : Roseau refendu.

*Forme* : Circulaire, s'évasant légèrement vers le bord supérieur et, à un degré moindre, vers le bord inférieur.

*Technique* : Croisement diagonal; échiquier (tissage à deux bandes). Le côté est divisé en deux portions, supérieure et inférieure, de grandeur inégale (l'inférieure étant la plus petite) par des cerceaux de roseau à l'extérieur et à l'intérieur des côtes, reliés par un surjet serré; la partie supérieure est décorée d'un dessin à losanges ouverts de croisements diagonaux, sur une base de travail en échiquier (dans la plupart des petits spécimens, le dessin consiste en lignes diagonales).



Panier Bapende

La portion inférieure est à travail en échiquier, chaque brin de trame passant sur et sous deux chaînes successives. La base est en croisé diagonal et les éléments disparaissent derrière le surjet du cerceau intérieur qui divise le

côté en portions supérieure et inférieure.

*Bords.* — Les deux bords sont formés de roseau recourbé, surjeté d'une façon serrée, et les chaînes disparaissent derrière le surjet. Immédiatement au dessous du bord supérieur est un rang unique de tissage croisé à deux bandes.

*Couvercle.* — Le couvercle est en dôme, et semblable à la base. Le bord du couvercle est semblable à celui du panier, à cela près que le long de son bord interne est attaché par des coutures de distance en distance un mince cercle de bois qui fait saillie au dessous du bord comme pour s'adapter à l'intérieur du bord du panier.

Ce modèle est caractéristique des Bambala, et ils s'en servent comme de bourse pour mettre les coquillages servant de monnaie (*djimbu*).

7. — Ce spécimen est semblable en tous points au précédent, sauf pour la forme, qui est longue, ovale. Les

dessins en diagonale sur les côtés varient considérablement dans les différents spécimens : les zigzags et les groupes de triangle sont communs. Ce type se rencontre chez les Bapende et les Bakwese, et il sert à contenir diverses sortes d'aliments végétaux.

8. — *Matériaux* : Roseau fendu; fibre de palme.

*Forme* : Circulaire, sur une base carrée, s'élargissant vers le bord.

*Technique* : Travail croisé en diagonale; tissage uni; tissage en lattis.



FIG. 285. — Bapende.

La base est formée par quatre séries de côtes, entrecroisées à angles droits, et formant le premier état d'un début de tissage uni, à cette exception près que les quatre côtés les plus externes apparaissent à la surface. Les côtes sont reliées par deux bandes de tissage entrelacé, à angles droits. Les bords de la base sont renforcés par un étroit fragment de roseau recourbé tout autour, et fixé par une couture. La portion inférieure des côtés du panier est formée d'un travail croisé en diagonale, formant des zigzags; la portion supérieure est faite d'un travail du même genre formant des lignes diagonales.

*Bord.* — Le bord est formé de roseau enroulé, assujéti par un surjet qui est assez espacé. Chaque côte passe en haut entre les éléments de la bordure, par dessus un point du surjet et par dessous les autres.

### TISSAGE CROISÉ

Les n<sup>os</sup> de 9 à 12 de cette série consistent en paniers dont les côtes sont plus ou moins ouvertes sur les côtés, et assujetties seulement par intervalles par des bandes de tissage croisé. Dans le type n<sup>o</sup> 13, le tissage est plus serré et devient décoratif, mais ne couvre pas toute la longueur des côtes. Pour le reste, le panier tout entier est tissé d'une manière serrée.

9. — *Matériaux* : Roseau fendu, fibre de palme.

*Forme* : Circulaire sur une base carrée, s'évasant vers le bord.

*Technique* : Travail croisé uni; travail croisé en lattis. La base est double et est formée de deux séries de côtes disposées à angles droits, reliées par quatre bandes parallèles de tissage croisé uni disposées par paires, et, le long des bords, par un tissage croisé en lattis. En ce qui concerne les côtés du panier, elles sont unies par une bande continue de tissage qui encercle horizontalement le panier, puis descend d'un pouce environ en diagonale, et encercle de nouveau le panier, et ainsi de suite.

*Bord* : Comme le n<sup>o</sup> 8.

10. Bambala du Sud. — *Matériaux* : Nervure de feuille de palmier.

*Forme* : Circulaire sur une base carrée, s'évasant légèrement vers le bord.

*Technique* : La base est double et consiste en deux séries d'éléments de chaîne disposés à angles droits, et unis par un tissage croisé en lattis, le long de chaque élément isolé. Sur les côtés, les chaînes sont reliées par trois bandes de tissage croisé uni, l'une unique, et les deux autres doubles.



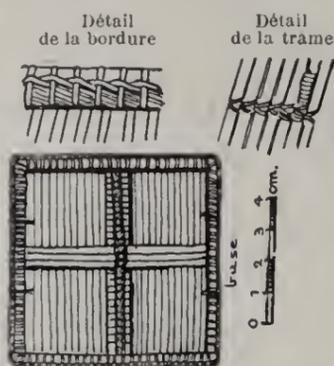
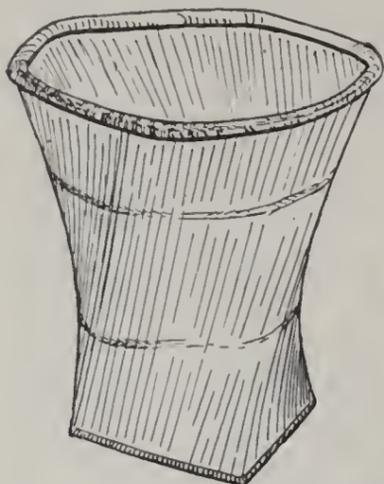
FIG. 286. — Femme Bapende

*Bord* : Le bord est formé par du roseau enroulé, les chaînes passant en haut entre ses éléments. Le bord est surjeté d'une manière serrée, le surjet étant cousu à travers les éléments de chaîne.

11. Panier Bapende. (Type fabriqué par les hommes). —

*Matériaux* : Roseau fin fendu, fibre.

*Forme* : Circulaire sur une base carrée, évasé vers le bord.



Panier Bapende fabriqué par les hommes

*Technique* : Tissage croisé uni; tissage croisé enroulé. La base est double et est formée des éléments de chaîne disposés en deux séries, croisant l'une par dessus l'autre, à angles droits; il y a une de ces séries qui passe par dessus les autres, à l'exception des trois éléments centraux et des deux éléments extérieurs qui passent par dessous.

Les éléments de chaque série sont assujettis par une double rangée de très fine trame en tissage croisé uni; la chaîne de chaque côté de la base est attachée aux chaînes des séries opposées par une rangée de tissage croisé enroulé, et la structure est renforcée par l'addition d'une bande de roseau fendu tout autour de la base, attachée par une autre bande unique de tissage croisé enroulé.

*Bord* : Comme le n° 8.

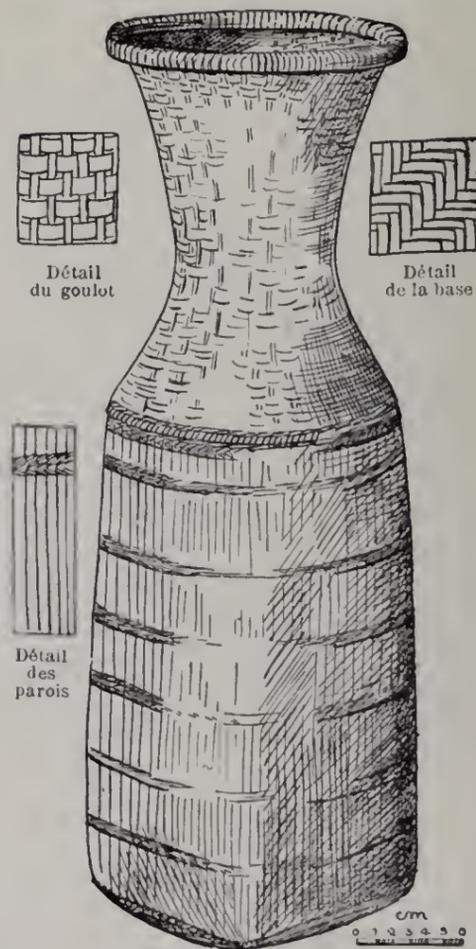
12. Panier Bahuana — *Matériaux* : Roseau fendu; fibre fine ou cordon.

*Forme* : Corps en forme de bouteille, avec une base carrée et un col resserré, de section circulaire.

*Technique* : Base : Croisé uni. Corps : Les côtes formées de rose au fendu sont reliées ensemble par six bandes de tissage. Chaque bande est formée d'un rang de tissage uni et de deux rangs de tissage croisé à trois cordons. Le corps est rattaché à la base par deux rangs de tissage croisé-uni, un rang de tissage uni à trois cordons bâti sur un morceau de roseau et un rang de tissage uni à trois cordons bâti seulement sur les éléments de chaîne. Le corps est rattaché au col par un rang de tissage uni, deux rangs de tissage à trois cordons, un rang croisé à trois cordons bâti sur un fragment de roseau, et un rang de tissage croisé à trois cordons bâti sur les seuls éléments de chaîne.

Le col est en échiquier uni.

*Bord* : Enroulement uni sur un plateau de bois servant de base.



Panier Bahuana.

13. Panier dont se servent les Babunda, les Bambala et les Bapende pour tamiser les farines de manioc. — *Matériaux* : Roseau fendu ; fibre de palme.

*Forme* : Base carrée et circulaire, évasé vers le bord.

*Technique* : Travail croisé uni ; travail croisé en lattis. La base est double, formée de deux séries de chaîne à angle droit. A chaque coin, cinq éléments de la couche extérieure tombent sous cinq éléments de l'autre couche, puis réapparaissent. Les chaînes sont réunies par deux bandes de tissage croisé uni. Les bords externes sont renforcés par des fragments de roseau, attachés par un travail croisé en lattis. A l'intérieur, les bords de la base sont renforcés par une carcasse carrée en roseau avec deux diagonales, assujetties par un tissage croisé en lattis. Les bords sont décorés de dessins en tissage croisé uni.

*Bord* : Le bord est formé de la même manière que celui du n° 8.

Il existe de nombreuses variétés de ce panier, de toutes dimensions. Elles ne diffèrent généralement que par le tissage décoratif des côtés et le nombre de chaînes qui sont entrelacées dans la base.

14. Panier Babunda. — *Matériaux* : Roseau fendu ; fibre de palme.

*Forme* : Circulaire sur une base carrée, évasé vers le bord.

*Technique* : Travail entrelacé en diagonale ; travail entrelacé en lattis ; travail croisé en diagonale.

La base est formée de deux séries de côtes entrelacées par trois de façon à former un croisé diagonal. Les bords de la base sont renforcés par des brins de roseau attachés par un tissage entrelacé en lattis. Les côtés sont tissés en entrelacement uni, chaque natte de cet entrelacement étant formé d'un élément foncé et d'un élément clair. Les couleurs forment un dessin en zigzag.

*Bord* : Le bord est formé de cercles en roseau, en dedans et en dehors des côtes, et relié par un surjet qui passe à travers les parois du panier. Trois éléments de roseau sont insérés dans le tissage uni dans les points du surjet, le long de l'arrête du bord.

15. Panier Bapende (type fabriqué par les femmes). — Semblable au précédent, sauf que les éléments qui forment la base sont groupés par quatre.

16. — Plateau semblable au n° 13, sauf que les éléments formant la base sont groupés par huit, que les côtés sont encerclés par une bande composée entièrement d'éléments pâles, et que l'on ne trouve dans la bordure aucun entrelacement décoratif.

17. — Panier semblable au n° 13, à cette exception près que la base est formée de quatre séries d'éléments groupés comme dans le n° 8, et unis par deux bandes de tissage entrelacé en lattis à angles droits. Et aussi en ce que le bord est surjeté d'une façon décorative, comme le montre le dessin.

Les n° 15 et 17 sont Bapende et appartiennent au type fabriqué par les femmes.

18. — *Matériaux* : Roseau fendu ; fibre de palme.

*Forme* : Circulaire, sur une base carrée, s'évasant vers le bord.

*Technique* : Travail entrelacé à trois cordons ; travail entrelacé uni. La base est double et construite comme dans le n° 10. Les côtés sont faits d'un tissage entrelacé à trois cordons, chaque natte de l'entrelacement étant formée de deux éléments foncés et d'un élément clair.

*Bord* : Le bord est de roseau enroulé, surjeté d'une façon serrée. Les côtes passent dans la bordure ou elles sont dissimulées par le surjet.

19. Panier Bapende (type fabriqué par les femmes). — *Matériaux* : Comme le n° 18.

*Forme* : Forme de bouteille circulaire sur une base carrée.

*Technique* : Semblable en tous points au n° 18, sauf que le long de l'épaule de la bouteille court une bande de roseau fixée de distance en distance par une couture.



FIG. 287. — Enfants Badjok

20. Panier Bapende (type fabriqué par les femmes). — *Matériaux* : Roseau fendu; fibre de palmier.

*Forme* : Circulaire sur une base carrée; couvercle en dôme, avec un sommet carré plat.

*Technique* : La base est double, formée de deux séries de côtes à angles droits, assujetties par un double tissage entrelacé le long de chaque élément. Les côtés sont tissés en travail entrelacé à trois cordons.

*Bord* : Roseau enroulé, surjeté d'une façon serrée; les côtes passent dans l'enroulement, où elles sont dissimulées par le surjet.

*Couvercle* : En forme de dôme, avec un sommet carré plat, et des côtés en pente. La portion plate est construite de la même manière que la base; les côtés sont en travail entrelacé uni, avec une bande centrale entrelacée à trois cordons. Le bord ressemble à celui du panier, sauf que le surjet est cousu à travers

les côtes. En dedans du bord est une arête plate, saillante, en bois courbé, fixée de distance en distance par une couture.

21. Panier Bapende. — *Matériaux* : Roseau fendu; fibre de palme.

*Forme* : Circulaire sur une base carrée, s'évasant vers le bord.

*Technique* : Entrelacement à trois cordons; entrelacement en lattis. La base ressemble à celle du n° 8, mais elle est plus compliquée; la construction peut être mieux comprise par l'examen du dessin. Il est quelque peu difficile de suivre le tissage des côtés, car il est jusqu'à un certain point caché par l'argile dont le panier est garni, mais c'est principalement un entrelacement à trois cordons.

*Bord* : Le bord est formé par un cercle de roseau, fixé en dedans des côtes par des coutures de place en place.

22. Panier à jeux des Bambala du Sud. — *Matériaux* : Comme dans le dernier spécimen.

*Forme* : Comme dans le dernier spécimen.

*Technique* : Entrelacement uni; entrelacement à trois cordons, entrelacement en latis. La base est semblable à celle du n° 10. Les côtes sont en tissage entrelacé avec des bandes consistant chacune en un double rang d'entrelacement à trois cordons. La structure est quelque peu dissimulée par l'argile dont le panier est garni.

*Bord* : Comme dans le dernier spécimen.

23. Panier à jeu des Bambala du Sud. — *Matériaux* : Roseau fendu fin; fibre de feuille de palmier.

*Forme* : Circulaire sur une base carrée, s'évasant légèrement vers le bord.

*Technique* : Entrelacement en latis. La trame consistant en fibre de feuille de palmier, est tissée très serrée, et les côtes (brins de chaîne) quoique fines sont solidement unies entre elles, formant ainsi un panier robuste et compact. Ce panier a été rendu complètement imperméable par un revêtement de résine et de fibre d'écorce.

*Bord* : Le bord consiste en tissage enroulé uni, sur une baguette de bois servant de base, et, à intervalles réguliers, trois points successifs sont passés à travers les côtés du panier, ajoutant ainsi à la fois à l'ornementation et à la solidité du travail.

24. Panier Bahuana. — *Matériaux* : Roseau fendu; fibre de feuille de palmier.

*Forme* : Circulaire sur une base carrée.

*Technique* : Tissage à entrelacs enveloppés. Dans ce panier, il y a deux catégories d'éléments de trame

et une seule pour la chaîne; la chaîne et l'un des deux éléments de la trame consistent en roseau refendu, tandis que le second élément de la trame est formé de fibre de feuille de palmier; le tissu est très régulier et très serré; à l'intérieur il paraît oblique, mais extérieurement, il est vertical. Il est peut-être bon de faire remarquer que dans la vannerie américaine de ce type selon l'affirmation générale de M. le professeur Otis T. Mason touchant ce sujet, la surface verticale apparaît à l'intérieur et la surface oblique, à l'extérieur.

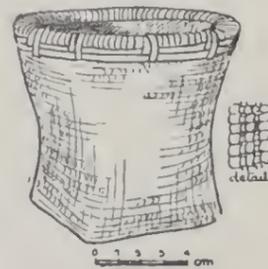
*Bord* : Roulé uni, sur une baguette de bois servant de base; la bordure est rendue plus décorative par deux fragments de roseau recourbés tout autour et maintenus en position par deux points successifs de l'enroulement, à intervalles réguliers.



Panier à jeu  
des Bambala du sud



FIG. 288. — Garçons Badjok



Panier Bahuana

## TRAVAIL ENROULÉ.

25. — Panier Bahuana. — *Matériaux* : Roseau refendu.

*Forme* : Eu forme de cercle, avec un cou cylindrique.

*Technique* : Enroulement à une seule baguette; entrelacement uni. Le corps du panier est en forme de cerceau ou de cercle creux et la section est circulaire. La base est un enroulement à une seule baguette dont les rouleaux sont réunis par un entrelacement uni. Un col peu saillant, de forme circulaire, a été ajouté, dont les enroulements sont fixés par un tissage du type ordinaire, dont les points ne sont pas entrelacés.

26. Bourse Bayaka pour les coquilles servant de monnaies. — *Matériaux* : Roseau refendu; fibre de palmier.

*Forme* : Circulaire, en forme de bouteille, avec un col évasé au voisinage du bord.

*Technique* : Enroulement formant une baguette unique, les points ne s'entrecroisant pas. Tressé « sans mains » du col à l'épaule.

27. Bourse Babunda pour les coquilles-monnaie. — *Matériaux* : Roseau refendu; fibre de palme.

*Forme* : Cylindrique, avec un couvercle ajusté.

*Technique* : Enroulement à une seule baguette. La baguette plate qui sert de base est disposée (que ce soit au sommet, en bas ou sur les côtés) de façon que le petit axe soit toujours vertical. Le tissu, au sommet et au bas, n'est pas recroisé mais, sur les côtés, il est recroisé comme le montre le dessin,

28. Panier Babunda. — *Matériaux* : Fibre de palmier.

*Forme* : Circulaire en forme de bouteille.

*Technique*. — Enroulement à une seule baguette. La couture passe par-dessus la baguette qui progresse et celle qui forme le tour situé immédiatement au dessous, et elle est très serrée.

29. Bourse des Bambala du sud pour les coquilles-monnaie (Djimbu). — *Matériaux* : Fibre de palme.

*Forme* : Circulaire plate, avec un couvercle ajusté.

*Technique* : Enroulement à baguette unique, comme le dernier spécimen.

30. Panier Babunda. — *Matériaux* : Fibre de palme.

*Forme* : Circulaire, en forme de bouteille, avec un petit pied comme une tasse à thé.

*Technique* : Enroulement à baguette unique, comme le n° 8, mais travail plus serré.

31. Goblet à boire Babunda. — *Matériaux* : Fibre de palme.

*Forme* : Circulaire, en forme de bol, évasé vers le bord, et avec un petit pied comme une tasse à thé.

*Technique* : Enroulement de paille, avec une base de matériaux déchiquetés; la couture est disposée à former un travail en large échiquier, jaune foncé et jaune clair.

Ce type de panier, que l'on trouve ailleurs que chez les Bakwese est caractéristique de l'Afrique du sud et de l'est et doit être considéré comme un type d'origine étrangère.

## VARIA

32. — *Matériaux* : Roseau refendu nervure, de feuille de palmier.

*Forme* : Rectangulaire.

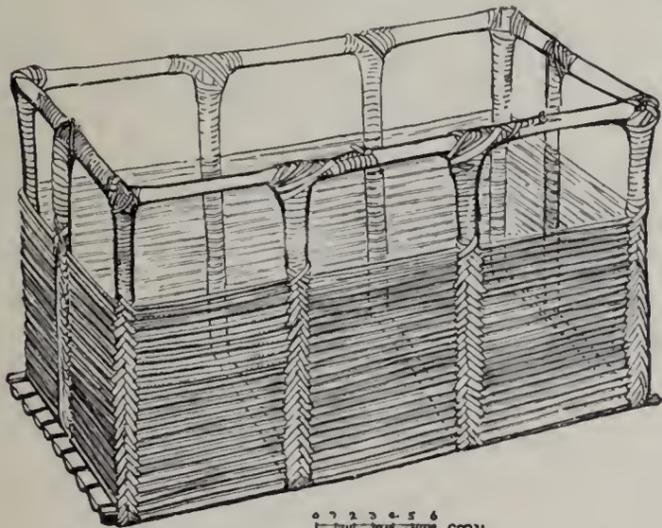
*Technique* : Ce specimen quoique différant à peu près entièrement des paniers décrits ci-dessus, peut être compris dans cette série ; la base rectangulaire est formée de fragments parallèles de nervure de feuille de palmier, auxquelles sont liés dix supports verticaux consistant en baguettes. Ces supports sont maintenus en position par une série de fragments parallèles de roseau refendu qui sont assujettis à chaque support par une tresse de fin roseau refendu. Le bord formé d'une baguette de bois est uni aux supports par du fin roseau refendu, qui est « arrêté » par quelques enroulements de « point de boutonnière. »



FIG. 289. — Bambala du Sud.

L'ensemble du panier témoigne d'une main-d'œuvre habile et est très élégant.

Ce type est en usage à peu près chez toutes les tribus pour transporter les produits végétaux.



Panier en roseau refendu

33. — *Matériaux* : Roseau refendu.

*Forme* : Allongée ovulaire, base ronde.

*Technique* : Telle que la montre la figure.

Ce type est caractéristique des Badjokwe.

## TISSAGE

Le tissage est pratiqué par presque toutes les tribus dont il est question dans ce livre, sauf les Badjokwe, par les mêmes procédés. La matière dont on se sert est la pellicule supérieure de la feuille de

raphia. Une incision est pratiquée à la base du pétiole, et la pellicule est arrachée sous forme d'une large feuille qui, fraîche, est d'un vert pâle et transparente. On la sèche au soleil, et elle devient plus opaque, prenant une agréable couleur de

tan pâle. Enfin, elle est déchiquetée, et alors elle est prête pour le tissage sans autre préparation. La chaîne est constituée par un certain nombre de faisceaux de cette fibre, fixés à deux baguettes transversales qui ainsi correspondent au rouleau d'ensouple et au rouleau enrouleur du tissu des métiers à bras européens. Chaque barre est double, et la chaîne est assujettie par son passage entre les deux sections solidement maintenues l'une contre l'autre par un amarrage. Il n'y a qu'un seul lisseron et il est constitué par une barre le long de laquelle sont disposées un certain nombre de boucles de fibre de palmier, chacune d'elles encerclant un brin de chaîne isolément ; tous les brins de chaîne ne sont pas ainsi mis en relation avec le lisseron, mais seulement un sur deux. Au dessus de la lisse, une épaisse côte de feuille de palmier est insérée transversalement dans la chaîne, de tel façon que les fils de chaîne en connexion avec la lisse passent au dessous, tandis que les autres passent au dessus. Cette côte de palme est assez épaisse pour diviser la chaîne en un « appentis » défini en deux nappes suffisamment écartées, lorsque le métier est en repos ; mais, lorsque le lisseron est soulevé, les fils qui passaient au dessous de la côte de palme sont soulevés au dessus des autres, et l'ensemble de la chaîne est divisée en sens inverse. La navette consiste en un morceau de bois dur plat, bien poli et pointu à une extrémité ; l'extrémité pointue est munie d'un œil allongé. Le métier est suspendu à une poutre supportée par deux poteaux et fixé en bas à une autre poutre de façon qu'il fasse avec le sol un angle de 60° degrés et le tisseur s'assoit derrière le métier et tisse de haut en bas. Il prend la navette, insère dans la fente une fibre de feuille de palmier (semblable à celles qui constituent la chaîne), et envoie la navette à travers « l'appentis » formé par la tige épaisse de feuille de palmier insérée dans la chaîne. La fibre est ensuite libérée de l'œil de la navette et refoulée à sa place au moyen de la dite navette dont on se sert comme d'un sabre de tisserand. Une autre fibre est alors insérée dans la navette, le lisseron est manœuvré de façon à diviser la chaîne en sens inverse, la navette passe, la fibre est dégagée et mise en place comme précédemment, et ainsi va le travail. Le tissu qui est ainsi fabriqué est de bonne texture et bien durable ; dans son état normal, il est d'une agréable couleur de tan, mais un grand nombre de tribus (notamment les Bambala méridionaux et les Babunda) le teignent en rouge avec de l'huile de palme et du *tukula*.

On introduit souvent un effet décoratif en arrangeant la chaîne de façon que les éléments sombres soient groupés ensemble et forment ainsi des bandes irrégulières une fois le travail achevé. Les meilleurs tissus sont tissés par les Bambala et les Babunda ; ceux des Bapende sont plus grossiers et plus lourds que ceux des autres tribus, mais aussi plus durables ; les tissus des Bapindji ressemblent davantage à ceux que produisent les Bambala. Un grand nombre de ces tribus produisent des étoffes à dessins damassés, obtenus par le tissage en faisant « flotter » la chaîne. Comme le lisseron commande un fil de chaîne sur deux, le flottement de la chaîne ne peut être obtenu qu'en insérant délibérément la navette du mauvais côté de certains brins de chaîne déterminés. Les étoffes de ce genre sont fabriquées par les Babunda, les Bambala et les Bayanzi ; les Bahuana importent des étoffes de ce genre de chez les Bayanzi, car ils ne savent fabriquer que des tissus unis. Les Babunda s'adonnent aux dessins brodés sur leurs étoffes,